

LE MONDE ILLUSTRE

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 86

MONTREAL, 12 DECEMBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



JEUNE FILLE FLAMANDE

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION:
Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, \$3.00. - Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Nouvelles: Les trois cornes de corail, par Jean Bertheroy. — Trio de vieillards, par Paul Margueritte. — Poésie: La grande allée, par Sully Pduhomme. — Petites notes scientifiques: Les Apaches de la mer (avec gravures). — Nouvelle: La dame du comptoir. — Poésie: En lui offrant un éventail blanc, par Maxime Formont. — Les voleurs du train d'or (avec gravures). — Le chrysanthème (avec gravures). — Le portier de Rambouillet. — Les nains de Guachi. — Poésie: Romance. — Revue de la mode: Jupes nouvelles; Boléros actuels. — Page de Saint-Nicolas: Napoléon 1er, sa ponctualité; Jésus et saint Pierre marchant sur la mer; Le voyage d'une fée. — Pages humoristiques: L'Escauton. — Tout est rompu, mon gendre. — Récréation en famille. — Le vol de l'éléphant blanc, par Marc-Twain, (suite et fin).

FEUILLETONS. — Madame Thérèse, par Erkmann-Chatrian. — L'épreuve du feu, par Jeanne de Coulomb.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Piano: Arlequin, célèbre polka tzigane, par L. Jeschko.

GRAVURES. — Beaux-arts: Jeune fille Flamande. — Deux gardiens sérieux, tableau de M. Debat-Ponsan. — Les nains de Guachi. — Modes d'hiver; trois chapeaux; toilette de crêpe de Chine. — Un futur savant. — Dessins humoristiques variés.



On en parle tant et depuis si longtemps que nombre de personnes se demandent souvent si elles l'ont ou si elles ne l'ont pas.

Quant à moi, je vous avoue en toute candeur que, quand je ressens une légère douleur au côté droit, la chair de poule me prend à la pensée que je l'ai, et je me vois déjà sur la table d'opération, entre deux gaillards, dont l'un, après m'avoir administré le chloroforme, surveille mon pouls, et l'autre m'ouvre le ventre. Brrrr... — Il faut opérer au plus vite, disent les uns.

— Inutile de faire intervenir le couteau, soustiennent les autres, un traitement médical suffit les neuf-dixièmes du temps.

Ce n'est pas tout; les partisans de l'intervention chirurgicale se divisent eux-mêmes en deux camps, dont l'un tient pour l'opération à chaud, l'autre pour l'opération à froid.

Opérer à chaud, c'est travailler le malade quand il a la fièvre, qu'il souffre, tandis que l'opérateur à froid attend, s'il n'y a pas de danger immédiat, bien entendu, que le patient soit tout à fait remis.

— Mais, maintenant que j'ai passé la crise, que je suis bien, pourquoi m'opérer, dit le propriétaire de l'organe malade?

— Parce que le mal reviendra certainement, plus sérieux sans doute, dit le Dr Afroid, et que vous pouvez supporter maintenant l'opération sans danger.

Il est évident que, les trois-quarts du temps, on envoie promener le chirurgien.

Qui a raison de tel ou tel chirurgien ou du médecin?

Grave question.

— Mais, de quoi nous parlez-vous, en fin de compte, nous ne le savons pas encore?

— De l'appendicite, mes amis, de ce petit bout de boyau, tout court et pas aussi gros que le petit doigt, dont personne ne reconnaît l'utilité, qui semble n'avoir aucune fonction, et qui cause, dit-on, la mort de tant de personnes.

Mais, autrefois, disent les anciens, on ne parlait jamais d'appendicite; c'est donc une maladie nouvelle?

— Non, répondent les médecins, mais autrefois, en cas de malheur, on se bornait à dire que le malade était mort... mort d'une maladie d'intestins, tandis que maintenant on sait qu'il succombe à une affection de l'appendicite. C'est plus précis.

— Peuh! mort de ceci ou de ça, on n'en est pas moins défunt.

◆◆ Cette question de l'appendicite préoccupe tellement l'humanité, que c'est avec beaucoup d'intérêt que l'on a lu les comptes-rendus d'un mémoire très documenté présenté dernièrement à l'Académie de médecine de Paris.

L'auteur de ce travail est le docteur Chauvel, médecin inspecteur de l'armée française, et c'est à ce mémoire, ainsi qu'à d'autres, que je vais faire des emprunts pour résumer ses observations.

Pendant l'année 1902, les hôpitaux militaires ont reçu 668 malades atteints d'appendicite. Sur ce nombre 188 ont été traités suivant les rites chirurgicaux, et 480 ont reçu un traitement purement médical, bien que, d'après une parole célèbre, "le traitement médical de l'appendicite n'existe pas". Or, sur les 188 opérés, on compte 23 morts, tandis que les 480 non opérés n'ont fourni que 5 décès, soit à peine une proportion de 1 p. c. D'où il résulte que si, théoriquement, le traitement médical n'existe pas, pratiquement ce traitement guérit 99 malades sur 100. C'est gênant pour les théoriciens; mais ce n'est pas à dédaigner pour les malades.

Si la proportion était la même partout, la question semblerait vite réglée, mais il ne faut pas qu'on ne soigne pas de la même manière dans tous les pays.

Maintenant, certain régime alimentaire peut-il amener cette maladie?

Le Dr Chauvel dit que l'appendicite est beaucoup plus rare en Algérie, chez les indigènes, qui mangent peu ou point de viande, que parmi les Européens, dont le régime est différent.

D'autres observations ont aussi signalé cette rareté de l'appendicite chez les peuples peu carnivores. Le docteur Schneider, qui depuis dix ans est attaché à la cour du shah de Perse, n'a eu à soigner à Téhéran que cinq cas de cette maladie, dont trois chez les Persans. M. Schneider, lui aussi, attribue la rareté des accidents appendiculaires au mode d'alimentation des Persans. A Téhéran, l'abstinence de la viande de porc est obligatoire, et la viande de boeuf y est à peu près inconnue. On n'y mange guère que du mouton et du poulet, et toujours très cuits. L'un des deux Persans atteints d'appendicite était un étudiant, revenu depuis peu de Paris, et qui avait continué à se nourrir à l'européenne.

Le Dr Matignon a constaté la même chose en Chine, où il n'a pas vu un seul Chinois atteint d'appendicite, pendant les cinq ans qu'il est resté dans ce pays, tandis que les cas étaient assez fréquents chez les Européens.

— Peut-être, dira-t-on, les Chinois n'ont-ils ce petit boyau rudimentaire.

Ils l'ont tout comme nous.

◆◆ Done, le régime carné, l'abus de la viande apparaît comme la véritable cause du

mal. Pas de viande, pas d'appendicite. Et les végétariens triomphent. Si l'appendicite est moins fréquente dans nos campagnes que dans les villes, c'est que nos paysans se nourrissent surtout de farineux. Le docteur Championnière connaît un médecin exerçant en Bretagne, où la consommation de la viande est très faible, et qui, depuis nombre d'années, n'a vu que trois cas d'appendicite. Dans les communautés religieuses, où l'usage de la viande est défendu, on ne connaît pas l'appendicite.

Comparez à cela la fréquence de la maladie chez les Anglo-Saxons, grands mangeurs de biftecks et de rôtis saignants. En Angleterre, on n'hésite pas à créer des sociétés d'assurance contre l'appendicite. Aux États-Unis, la maladie est si commune qu'un chirurgien de Philadelphie a pu publier, tout récemment, sous ce titre suggestif: "Une année de travail dans l'appendicite", une statistique personnelle de 566 cas opérés par lui en une année, du 1er septembre 1902 au 1er septembre 1903. Deux appendicites par jour, en supposant que ce "travailleur infatigable se repose le dimanche".

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas la peur de l'appendicite qui nous fera moins manger de viande, et deux raisons s'y opposent: le climat et l'habitude.

J'ai entendu dire très souvent que le Dr Adolphe Dugas, mort il y a vingt-cinq ans, et que beaucoup de mes lecteurs ont connu, guérissait une maladie qui ressemblait beaucoup à l'appendicite.

Il plongeait ses malades dans un bain d'eau très chaude et les mettait sur pied dès le lendemain.

Maintenant, était-ce bien l'appendicite, je n'oserai l'affirmer, étant aussi ignorant en médecine que le fameux docteur San Grado, de Gil-Blasienne mémoire.

◆◆ Les socialistes, anarchistes, intransigeants, etc., tous ennemis de la république, voudraient faire encore de l'agitation autour de l'affaire Dreyfus.

Un manifeste, publié conjointement par la Ligue des Patriotes, la Patrie française, la Fédération nationale et le parti antijuif, dit que les déclarations de cinq anciens ministres de la guerre, prouvent la culpabilité de Dreyfus, et prévient le public que des tentatives seront faites pour falsifier les documents, corrompre ou supprimer les témoins, intimider les juges. Le manifeste adjure le public de s'opposer aux efforts "de la secte occulte des internationalistes".

Le général André, ministre de la guerre, a défendu à tous les officiers et employés civils du ministère, de discuter sur l'affaire Dreyfus, même dans leurs bureaux.

D'après le "Gaulois", une nouvelle opinion a été émise: Dreyfus ne serait qu'un complice du véritable traître, et on cacherait le nom de ce dernier à cause de sa parenté avec un dreyfusard bien connu, et de son intimité avec une personne qui a occupé autrefois une haute position.

Quelle sera l'attitude du général André et de Combes dans cette tentative? Je l'ignore, mais je ne serais pas trop étonné de les voir du côté de Dreyfus.

On peut s'attendre à tout avec ces gaillards-là!

◆◆ Cueilli dans un journal de Québec:
"COUR DU RECORDER"

"Un magicien français, qui parle huit langues, pour s'être enivré et avoir sollicité l'aumône sur la rue du Pont, a été acquitté."

Cette nouvelle m'a rendu perplexe et, malgré toute la bonne volonté que j'y ai mise, je n'ai pu parvenir à comprendre exactement.

Et l'on dit que le français est la langue de la clarté.

Au fait, ce n'est peut-être pas du français!
LEON LEDIEU.

Les Trois Cornes de Corail

En ce temps-là, Marthe d'Allières croyait au bonheur. Comment n'y aurait-elle pas cru ? Elle le possédait dans sa plénitude, elle en éprouvait à chaque minute la présence tiède et vibrante. En vérité, elle n'aurait su que demander au destin si, apparaissant devant elle avec sa grande barbe et sa couronne d'étoiles, il lui eût offert quelque nouveau don. Elle était belle ; elle était aimée ; à dix-neuf ans, elle venait d'épouser l'homme qu'elle avait secrètement élu dans son cœur depuis son enfance.

Leur voyage de noces était un enchantement. Ils avaient porté en Italie l'ivresse de leurs premiers abandons, et parcouru, étape par étape, la péninsule qui offre aux extases des amants la connaissance de sa beauté toujours plus ardente, comme un fleuve frais à sa source devient tumultueux et brûlant à mesure qu'il s'approche de son embouchure, où l'Océan, père de toutes choses, l'absorbe. Maintenant Naples leur apprenait le secret des voluptés indicibles accordées aux hommes pour les consoler d'ignorer tout de leur destinée.

* * *

Or, il arriva que, la veille de leur départ, comme ils s'étaient engagés un peu à l'aventure dans une des innombrables ruelles qui montent de Santa-Lucia à la place du Plébiscite, Marthe lâcha tout à coup le bras de son compagnon ; puis elle le rappela aussitôt près d'elle :

— Oh ! viens voir, viens voir, Adrien !

Elle se penchait, curieuse et ravie, sur l'étagère d'une obscure petite boutique de joaillier ; et elle montrait au jeune homme une minuscule tête de mort, sculptée dans le corail rose, une tête de mort jolie comme une fleur et spirituellement gouailleuse avec le trou vide de ses prunelles et la denture serrée de sa bouche.

— Entrons, dit simplement Adrien.

A l'intérieur, se tenait assis un vieil homme, qui se leva dès qu'ils parurent. Ce leur fut un étonnement de voir la noblesse parfaite des manières de ce vieillard, pareil dans sa souquenille usée à quelque demi-dieu de l'Olympe. Il sourit à la jeunesse triomphante de Marthe, salua d'un geste de la main le jeune époux amoureux ; et, leur ayant désigné des sièges, il attendit de connaître le motif de leur visite. Certes, les occasions d'être tenté ne manquaient pas. L'étroite boutique était encombrée de bibelots antiques et modernes, d'objets d'art ou de simple industrie locale, bracelets, breloques, chaînes de montre, camées en lave du Vésuve et entailles précieuses creusées dans la chair grasse de l'onix. Adrien se distrait à fouiller des yeux cet assemblage disparate. Mais Marthe ne regardait rien de tout cela, elle avait son idée fixe ; elle ne désirait qu'une chose, une seule, la petite tête de mort en corail rose qui regardait à la vitrine et sur laquelle son caprice de femme heureuse s'était tout de suite arrêté.

Le vieil homme, en l'entendant exprimer ce souhait, avait de nouveau souri. Et, lentement, comme s'il accomplissait quelque rite mystérieux, il avait été chercher l'objet qu'elle désignait, et l'avait placé dans ses mains.

— C'est un admirable travail, expliqua-t-il. Cette tête, si petite que, suspendue à la chaîne de votre corsage, elle n'en retiendra pas les oscillations flexibles, contient toute l'énigme d'une face humaine. L'artiste qui l'a taillée est devenu fou. Sans doute avait-il été épris de quelque divine créature aussi belle que vous, signora, qui l'avait quitté pour le tombeau et dont il cherchait à fixer l'expression dernière. Regardez la finesse séduisante de cette bouche étroite et la jeunesse de ces traits charmants encore à travers le dessèchement du squelette.

— Oui, dit Marthe toute songeuse. On jurait, en effet, qu'une pensée habite ce simulacre.

* * *

Elle tremblait un peu, maintenant, tout en ôtant de son corsage la longue chaîne d'or tramée de perles, à laquelle le joaillier devait attacher la breloque. Lui souriait toujours d'un sourire incertain et compassé qui remontait jusqu'à son front et en faisait ressortir les rides nombreuses. Quand il eut achevé de river le précieux objet, il disparut derrière une portière épaisse, emportant avec lui la longue chaîne. Adrien, qui l'avait suivi de l'oeil, trouva plaisant de dire à voix basse :

— Que va-t-il perpétrer dans l'ombre avec ton bijou entre les doigts ? Ce Napolitain a des allures suspectes de sorcier ou de magicien. Je ne suis pas tranquille...

Marthe lui mit la main sur la bouche :

— Tais-toi, de grâce ! Tu m'avais promis de ne pas railler une seule fois tant que durera notre beau voyage.

Il se tut, en effet, et ils attendirent en silence, ayant déjà oublié tout ce qui n'était pas eux, et occupés uniquement à se contempler, avec l'ivresse de la passion consciencieuse d'elle-même et que le temps n'a pas affaiblie encore. Bientôt le vieillard reparut. Grave et presque solennel, maintenant, il s'inclina devant la jeune femme.

— Voici, signora, dit-il. Vous trouverez jointes à la breloque qui a fait l'objet de votre désir, trois petites cornes de corail, comme il est d'usage d'en offrir ici aux voyageurs. Faites-moi la grâce de les accepter. Elles vous serviront de talisman contre le mauvais sort, tant que vous les conserverez sur votre poitrine. Vous voudrez bien reconnaître que ce ne sont point là des amulettes vulgaires distribuées au hasard, mais qu'elles sont sagement choisies par un vieillard à qui le temps a appris beaucoup de choses. Elles sont de couleurs différentes, quoique de la même substance. L'une est blanche, c'est la plus précieuse : elle vous préservera des tristesses de l'âme, des infidélités qui font pleurer en secret les épouses, alors que la bouche se fait encore un devoir et un espoir de sourire ; elle-même est comme une petite larme brillante et tiède qui satisfera pour vous à la loi de la douleur. La seconde est rouge, de ce beau rouge de corail que l'on appelle "écume de sang" ; gardez-vous de la perdre ; elle représente ce qui reste encore de bonheur autour de l'existence quand les bonheurs intimes se sont envolés : ce sont les satisfactions de la fortune, le succès, la gloire, la beauté, tout ce qui brille au dehors, tout ce qui suscite l'envie des foules, ignorantes de la Véritable Joie. Celle-ci enfin, la noire, est le symbole même de la destruction suprême. Pour obtenir la matière obscure dont elle est faite, le pêcheur a plongé jusqu'aux plus profonds abîmes de la mer et blessé mortellement dans sa sève le madrépore mystérieux qui épanouit au secret des flots la triple essence de sa vie, à la fois plante, animal et pierre. Oh ! signora ! fasse le ciel que cette amulette reste toujours attachée à votre corsage ! Le jour où elle viendrait à s'en détacher, l'être que vous avez le plus aimé sur la terre sera bien près de descendre dans les abîmes de la mort.

Le ton du vieillard était solennel comme son visage. Cependant, Marthe ne se troubla point. Elle repassa à son cou la longue chaîne, où pendaient la petite tête de corail rose et les trois cornes minces, qui contenaient, au dire du joaillier napolitain, le secret emblème de sa destinée.

* * *

Du temps avait passé. Marthe et Adrien étaient toujours aussi heureux. Ce n'était plus, sans doute, le ravissement des premières heures. Le calme s'était fait dans leurs sens et leur bonheur avait pris le cours régulier et tranquille d'un beau fleuve coulant entre des rives plantées de saules verdoyants. A peine se rappelaient-ils, comme un songe vague et lointain, leur voyage d'Italie, les paysages clairs d'abord, chaudement colorés ensuite, où s'était reflétée leur passion, et les chefs-d'oeuvre qui reposaient dans les musées après avoir été mêlés étroitement à la vie des hommes.

Pourtant, Marthe conservait toujours à sa ceinture ses souvenirs de Santa-Lucia : la petite tête de mort en corail rose, jolie comme une fleur, et les trois cornes symboliques, blanche, rouge et noire, que le vieux joaillier avait attachées à la longue chaîne d'or tramée de perles. Elle les portait machinalement, sans jamais y jeter les yeux, ainsi qu'un objet familier dont on a épuisé toute la jouissance. Tant d'autres fantaisies depuis avaient éclos dans son esprit capricieux ! Et Adrien ne savait rien lui refuser.

Un matin, ils déjeunaient dans l'intimité du tête-à-tête. Marthe aperçut au doigt de son mari une bague qu'elle ne lui connaissait point. Elle s'en étonna : s'il aimait les bijoux pour elle, il les dédaignait pour son propre usage et mettait une sorte de coquetterie virile à n'en jamais exhiber. Pourquoi dès lors cette bague, qui n'avait même pas l'excuse d'être artistique, cette bague modeste et sentimentale qu'une pierre bleue — probablement fausse — ornait au milieu ? Elle interrogeait Adrien, qui affectait de rire, répondait par des paroles évasives. Leurs regards se croisaient et se dérobaient comme des lames d'épée qui se cherchent et s'évitent longtemps avant de rencontrer la place du cœur. Marthe s'énervait, insistait davantage ; pour la première fois depuis qu'ils étaient unis, elle venait de voir le mensonge obscurcir le front d'Adrien. Certainement il la trompait ; certainement, il avait en dehors d'elle une affection, une passion peut-être. Violente et pâle, elle avait saisi le poignet du jeune homme. Elle cherchait à lui arracher la bague fragile. Elle ne put y parvenir. Alors elle se fit suppliante : "Donne-la-moi ! Donne-la-moi, je t'en prie !"

— Non ! dit Adrien ; — et, se levant brusquement, il quitta la salle.

Marthe baissa la tête et pleura ; et, ses yeux étant tombés par hasard sur le petit tas de choses brillantes qui pendait à sa ceinture, elle s'aperçut que la corne blanche avait disparu ; les deux autres étaient là toujours, encadrant la minuscule tête de corail rose ; mais celle-là avait disparu — depuis quand ? Depuis longtemps, très longtemps, peut-être...

Et Marthe se rappela tout à coup, avec la précision cruelle de la mémoire pour les choses douloureuses, les paroles du vieux joaillier ; et elle pleura davantage. Un grand désespoir naissait dans son cœur.

* * *

Malgré la certitude acquise de l'infidélité d'Adrien, Marthe n'avait pas tardé à tout pardonner. Elle était de ces natures à stratification profonde en qui l'amour trace des racines indestructibles et ne s'épanouit qu'en une floraison unique. Mais sa félicité intime avait disparu. Si elle aimait encore Adrien, c'était avec une âme douloureuse et comme amoindrie dans son pouvoir d'expansion.

Marthe peu à peu s'habitua à ce mensonge. Elle se contentait de cette existence infirme, elle se faisait à vivre avec cette moitié de vie sentimentale, à aimer sans être aimée, à peu près comme un manchot s'habitue à n'agir qu'avec un bras ou un phthisique à ne respirer qu'avec un poumon. Ce qu'elle redoutait avant tout, c'était qu'Adrien ne lui échappât de nouveau. Elle le guettait aux heures de retour, elle le suivait dehors par la pensée chaque fois qu'il s'éloignait de la maison. D'ailleurs, lui-même semblait maintenant amendé, assagi.

Un soir, pourtant, il tarda à revenir. C'était un de ces précoces soirs d'hiver où le crépuscule traîne longtemps des ombres indécises sur les lueurs mal essuyées du soleil couchant. Marthe avait négligé de faire apporter de la lumière. Elle se tenait derrière la fenêtre, épiait la voilure de cercle qui ramenait d'ordinaire Adrien. Mais Adrien ne paraissait pas. Enfin, elle crut le reconnaître, longeant la muraille d'en face. Il marchait lentement, d'un pas inégal et indécis.

Cette lenteur supplicait Marthe, décuplait à ses tempes les battements violents de son sang. Il traversa pourtant, disparut sous le passage

voûté de la porte. Alors, n'y tenant plus, elle se précipita au-devant de lui. Dans le salon obscur, son buste se heurta contre le marbre d'une console. Quelque chose cria, se rompit; c'était la corne de corail rouge qui se brisait à sa ceinture. Elle n'y prit pas garde, courant toujours au-devant d'Adrien. Ils se rencontrèrent sur le seuil du vestibule. Elle le tâta de ses mains, dans l'ombre, fébrilement l'interrogea. Qu'y avait-il? Pourquoi rentrait-il si tard? Adrien se jeta au fond d'une bergère, ne répondant que par des paroles vagues. Il était ruiné, désespéré, perdu.

* * *

Ils s'étaient quittés, séparés par le Destin inexorable. Ne fallait-il pas qu'il essayât de refaire au loin sa fortune? Au moment du départ, tout leur ancien amour leur était remonté aux lèvres, comme une floraison d'automne aux branches frileuses des amandiers. Baiser sincère, bientôt noyé dans les larmes. Marthe, pourtant, conservait l'espoir. Il reviendrait et leur intimité d'autrefois reprendrait, purifiée par la douleur. Elle rêvait d'une existence simple, dénuée de toute agitation inutile, ayant touché jusqu'au fond le néant des vanités extérieures. De temps en temps, elle recevait des nouvelles du cher absent. C'était ses seuls instants de joie.

Cela dura longtemps, plusieurs années. Adrien luttait avec acharnement contre le sort. L'énergie ne lui manquait point, mais les forces. Pour résister au climat meurtrier et rebâtir de ses mains l'édifice de sa fortune, il eût fallu plus de jeunesse, plus de vigueur. Ses lettres se faisaient rares, accusaient une langueur grandissante. Un moment vint où elles cessèrent tout à fait.

Marthe connut alors toutes les affres de l'incertitude; aucune réponse à ses supplications réitérées. Le silence.

D'autres années, d'autres années s'enfuirent. Chaque matin Marthe se rendait sur la plage, interrogeant des yeux la mer vaste sillonnée de navires porteurs d'espérance. La dernière amulette pendait encore à sa chaîne; mais un jour, l'anneau, usé par le temps, où le joaillier napolitain avait suspendu les trois breloques, se rompit, et la petite corne noire tomba d'elle-même dans le sable. Et Marthe, vieillie, endeuillée, ne se baissa pas pour la reprendre. Il ne restait plus à sa ceinture que la minuscule tête de mort en corail rose, éternellement gouailleuse, et jolie toujours comme une fleur...

TRIO DE VIEILLARDS

L'an dernier, à pareille époque, j'allais de Menton à Beaulieu, sans autre but que de perdre toute une journée de flânerie, au soleil. Il faisait une matinée claire et vive, aux souffles courts et un peu âpres. Toutes les eaux courantes de Menton chantaient sur les graviers, s'éparpillaient en filets d'or à travers les routes en pente. A la gare, rien qu'Anglais et Anglaises, fortes mâchoires barbues, longues mèches à petit plastron de chemise d'homme, d'énormes chapeaux sur de petites têtes, le charme raide, et cet air de vivre à part, de ne s'intéresser qu'à ce qui est anglais, qu'elles ont toutes.

Le hasard m'avait réservé un compartiment vide, dont machinalement j'attirais à moi la portière de drap rembourré, quand une main d'employé retint cette portière, pour faire place, d'un geste qui les invitait à se presser, à quelques personnes en retard.

Ce fut d'abord une jeune femme, portant un petit chien sous le bras; puis un vieillard, tout petit, qui monta presque alertement; ensuite un second vieillard, grand, gros et lourd; et enfin, un troisième vieillard, un géant celui-là, si vieux et si cassé qu'il fallut tout le reste de force des deux premiers et toute la vigueur de l'employé pour le hisser. Le train partait.

Les étranges vieillards! On aurait dit, à je ne sais quoi qui les apparaissait dans leurs différences, à on ne sait quelle façon semblable de manifester envers la jeune femme des soins de galanterie grave, qu'ils avaient mis en commun tout ce qui pouvait leur rester de jeunesse et de

culte de la femme. Oui, ils avaient l'air de s'être cotisés en amabilité et en frais de conversation, et chacun à son tour disait quelque petite chose, très quelconque, mais où se marquait le désir fatigué et sénile de distraire leur compagne.

Suggestive aussi, celle-là. Pas très jolie, pas toute jeune, mais femme, et très femme encore, remplissant juste assez son corsage et sa robe, un bouquet de fleurs jaunes et violettes sur l'épaule, aux couleurs de l'automne, le teint du visage pâle, les yeux tirés à la chinoise par le relèvement lisse des cheveux blonds foncés un peu verdi, couleur de foin, des yeux au cerne un peu sombre et dont le blanc avait le ton bleuté du petit-lait; ensemble indéfinissable de charme un peu maladif, comme l'ont tant de femmes de ce Midi d'hiver toussotant, ensemble d'une grâce qui, elle aussi, était d'automne et, par là, correspondait aux trois vieux visages qui se tournaient vers elle, ainsi que trois tournesols fanés et à demi-morts vers un rayon de soleil pâle.

Peut-on dire d'où viennent les interprétations que nous faisons des êtres et des choses? Pourquoi l'idée me vint-elle que cette jeune femme était la fille de l'un des vieillards, une fille qui avait dû être mariée, ou divorcée, ou veuve, qui avait eu des chagrins, qui était malade peut-être, qui menait une existence résignée, cette existence des gens qui, ne pouvant plus aimer les hommes, se retournent vers une bête innocente qui les comprend et les aime? Oui, irrésistible, cette explication s'imposa à moi, tandis que je la regardais, droite et "femme encore", répondant aux trois vieillards et caressant de temps à autre son chien.

Mais, si le père était l'un d'eux, qu'étaient les autres? Des amis, de très vieux amis? Et d'abord, quel était le père?

Car elle ne semblait pas plus familière avec l'un qu'avec l'autre, églement à l'aise avec les trois et ne disant le "tu" à aucun. Je les observai attentivement, cherchant à démêler quelque indice d'hérédité, quelque ligne de ressemblance.

Les étranges vieillards! Comme ils portaient l'empreinte de la vie, tous trois tassés, ployés, écrasés par les ans! Le plus vivant, le petit, avait une barbe courte et des cheveux demi-longs sous un chapeau mou. La tête seule gardait des proportions humaines, le corps ne devait plus être qu'un squelette, tant le pantalon et le pardessus bleu-marin, très propres, dessinaient sur son corps les grands plis et les zébrures en tous sens qu'auraient des habits sur un mannequin pour ciseaux fait de deux branches en croix. Ses souliers, larges et carrés, ternes sous un cirage parcimonieux d'hôtel qui n'en faisait luire que le bout, ne paraissaient plus habités. Il portait aux mains des gants de daim gris, trop larges, qui flottaient. L'âme de son visage jaune était pensive et un peu triste. D'un geste machinal, il caressait la fourrure d'astrakan comme un poil de bête.

Le second, gros et rouge, déformé par l'obésité, se calait sur la banquette, pareil à un sac de blé habillé d'un pardessus long, dont les basques pendaient comme celles d'une soutane. Son ventre le gênait. Tout de noir vêtu, il évoquait une ressemblance à la fois ecclésiastique et militaire. On eût dit que sa tête était prise de haut en bas, sous un marteau-pilon, tant elle était aplatie, avec la bouffissure des paupières, le gonflement du nez et des lèvres, le relèvement du menton, comme si toutes les parties molles s'étaient, sous la pression, jetées en avant. Il parlait un peu plus que les autres, et peut-être le geste dont il caressait le petit épagneul avec le manche de l'ombrelle marquait-il un brin de familiarité autorisée. Était-ce lui le père?

Mais le troisième vieillard, déjà, m'absorbait tout entier. Une immense barbe tombait sur sa poitrine, épaisse et tordue, en racines blanches; ses yeux, à l'orbe large, montraient le reflet bleuâtre d'une pierre à aiguiser et l'usure de cette pierre; la peau de son visage et de ses mains, ridée, soulevée en papilles dures, en réseaux noueux, évoquait la dureté du minéral, à ce point où le parchemin et le bois se sèchent et se pétrifient. Il avait quelque chose d'effrayant dans sa

caducité, faisait penser à ces chênes encore debout, mais qui ne sont plus qu'écorce vide. De l'écorce, il gardait une suprême rigidité; il semblait qu'en prenant sa main on serrerait du bois mort.

Décidément, le père devait être le vieillard gras et rouge. Et les autres, des amis. Des amis? Quel genre d'amis pouvaient-ils être, à leur âge? Quel secours, quelle protection pouvaient-ils, en cas de danger, avec leurs pauvres corps débiles, apporter à la jeune femme?

Et des gens la regarderaient comme moi, en se demandant qui elle est, d'où elle vient, et pourquoi elle s'en va seule ainsi. Et tout triste, d'une tristesse certainement absurde, parce qu'elle reposait sur des inductions en somme imaginaires, je contemplai une dernière fois, avant de descendre à Beaulieu, les trois vieillards prévenants et las qui, un peu engourdis par la chaleur du compartiment, le soleil et le bleu du ciel et de la mer, regardaient ces choses avec un sourire usé, puis contemplaient la jeune femme d'un regard et d'un sourire si lointains que cela me faisait à la fois peine et plaisir, comme tout ce qui est très vieux, très touchant et un peu ridicule.

PAUL MARGUERITTE.

LA GRANDE ALLÉE

C'est une grande allée à deux rangs de tilleuls. Les enfants, en plein jour, n'osent y marcher [seuls,

Tant elle est haute, large et sombre.

Il y fait froid l'été presque autant que l'hiver; On ne sait quel sommeil en appesanti l'air, Ni quel deuil en épaissit l'ombre.

Les tilleuls sont anciens; leurs feuillages pen- [dants

Font muraille au dehors et font voûte au de- Taillés selon leurs vieilles formes. [dans, L'écorce en noirs lambeaux quitte leurs troncs [fendus

Ils ressemblent, les bras l'un vers l'autre tendus, A des candélabres énormes;

Mais en haut, feuille à feuille, ils composent [leur nuit:

Par les jours de soleil pas un caillou ne luit

Dans le sable dur de l'allée;

Et par les jours de pluie à peine l'on entend

Le dôme vert bruire, et, d'instant en instant,

Tomber une goutte isolée.

Tout au fond, dans un temple en treillis dont le [bois,

Par la mousse pourri, plie et rompt sous le poids De la vigne vierge et du lierre,

Un Amour malin rit, et, de son doigt cassé,

Désigne encore au loin les coeurs du temps [passé

Qu'ont meurtris ses flèches de pierre.

A toute heure on sent là les mystères du soir:

Autour de la statue impassible on croit voir

Deux à deux voltiger des flammes.

L'Esprit du souvenir pleure en paix dans ces [lieux;

C'est là que, malgré l'âge et les derniers adieux, Se donnent rendez-vous les âmes,

Les âmes de tous ceux qui se sont aimés là,

De tous ceux qu'en avril le dieu jeune appela

Sous les roses de sa tonnelle;

Et sans cesse vers lui montent ces pauvres [morts;

Ils viennent, n'ayant plus de lèvres comme alors, S'unir sur sa bouche éternelle.

SULLY PRUDHOMME.

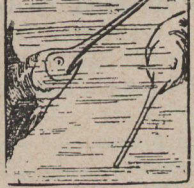
Là où le devoir est net, se poser des questions, c'est déjà la défaite. — VICTOR HUGO.

* * *

L'expérience n'est jamais que la leçon de la douleur. — Mme DE STAEL.

PETITES NOTES SCIENTIFIQUES

LES APACHES DE LA MER



...Cette nuit-là, une nuit admirable, nous voguions doucement le long des côtes de Sicile. Tout à coup, une voix rompit le silence :

—Vite, un harpon!

Un grand remuement se fit. Les matelots se précipitèrent à la poupe, lancèrent l'engin.

—Le coup a porté. Tirez à bord!

Et les cordes roulèrent de nouveau sur le treuil.

Quelques minutes après, le monstre se balançait au-dessus des flots.

Le harpon, lancé par une main experte, l'avait traversé de part en part. On le hissa sur le pont, et nous pûmes le considérer tout à notre aise.

C'était un "espadaon", un de ces gigantesques poissons dont le nez — si l'on peut parler ainsi — se prolonge en une sorte d'épée coupante sur ses bords comme une véritable lame.

Celui-là était de taille. Il mesurait près de 18 pieds, et son arme terrible n'avait pas moins de 6 pieds de longueur. Il avait le dos bleuâtre. Le ventre semblait d'argent, tant il brillait sous les reflets de la lune.

—Quel animal! s'exclama l'un des passagers. Je ne voudrais pas me trouver en face de son râtelier, si par hasard il m'arrivait de tomber à l'eau!

—Rassurez-vous, répondit le capitaine du bateau. Le monstre ne pourrait pas, comme le requin, vous couper en deux de ses dents effroyables... Des dents, il n'en a pas...

Et, ce disant, il nous montrait la dentition curieuse de l'espadaon, qui ne possède, en fait de molaires, que des sortes de granulations tout à fait inoffensives.

—Mais, par contre, continua le vieux loup de mer, je ne vous conseille pas de vous mesurer au fleuret avec l'espadaon. Cette épée, qu'il



porte vissée au bout du nez, eh bien, elle est résistante comme le meilleur acier trempé. On a vu des espadaons trouver d'un coup la carène d'un joli voilier comme celui qui nous porte. Foi de Sicilien! Mais l'animal est parfois bien puni de sa témérité, car, le plus souvent, il ne peut retirer son arme de la blessure, et il laisse son nez là où il est allé le fourrer un peu trop témérairement.

Et le loup de mer ajouta :

—Si vous ne croyez pas ce que je vous dis, vous pouvez aller le vérifier à Londres, au Musée Royal. Vous y verrez un morceau de coque de bateau dans lequel est encore fichée l'épée de l'espadaon qui l'a transpercé.

UNE VISION TERRIFIANTE PASSA SOUS LES YEUX DU SCAPHANDRIER

Les passagers s'étaient, un à un, rapprochés.

—Je connais, reprit le capitaine, une aventure curieuse dont un de mes matelots fut le héros, il y a une dizaine d'années, et dans laquelle un espadaon joue un rôle aussi étrange qu'imprévu...

—Allons, racontez, dit quelqu'un. Vos histoires de mer, vous le savez, sont toujours les bienvenues...

—Voici, commença le capitaine. Nous étions à la pêche aux éponges, sur les côtes de Tunisie: mon scaphandrier descendit pour inspecter le terrain... Je n'ai pas besoin de vous dire ce que c'est qu'un scaphandrier, comment on l'habille,



comment on gonfle d'air son vêtement imperméable, comment on lui applique aux pieds de lourdes semelles de plomb, sans lesquelles il ne pourrait s'enfoncer. Le scaphandrier est enfermé, pour tout dire, dans une sorte de bache

pleine d'air que l'on renouvelle constamment au moyen d'une pompe placée sur le bateau, avec lequel il est en communication par les tubes en caoutchouc dans lesquels circule le fluide... Que l'on coupe ces tubes, le scaphandrier, isolé, est dans la plus périlleuse des positions... Ajoutez qu'il se trouve parfois à soixante-quinze et même cent pieds de la surface de l'eau...

—Brr... fit un assistant... Je ne voudrais pas être à sa place.

—Et bien des gens, et des plus courageux, hésiteraient aussi à descendre au fond de la mer... Mais mon scaphandrier n'avait pas, lui, de ces hésitations... Il vivait dans sa carapace comme un poison dans l'eau...

—Et l'aventure?

—Nous y voici. C'est lui qui nous la raconta: Il marchait depuis un quart d'heure au fond de l'eau, quand il se sentit comme enlevé par un formidable remous... Il perdit pied. Un autre coup le remit debout, vacillant... Un autre le fit tourner sur lui-même... De quelle rafale sous-marine était-il donc le jouet?... Tant bien que mal, il porta les mains à son casque, et, par les vitres circulaires, il tenta de percer la demi-obscurité qui règne à ces profondeurs...

L'homme ne vit d'abord rien. Tout à coup, une vision terrifiante passa devant les yeux du scaphandrier... Un monstre était devant lui!

Le monstre, c'était l'espadaon.

SERA-T-IL TRANSPERCÉ PAR L'ÉPÉE DU MONSTRE ?

Le capitaine continua :

—"Je me crus irrémédiablement perdu, me racontait le scaphandrier... D'un nouveau coup de sa formidable queue, l'espadaon pouvait me renverser encore, et ma chute pouvait rompre les liens qui me rattachaient au bateau... Perspective plus affreuse, s'il fonçait sur moi, il pouvait, de sa formidable épée, me transpercer d'outre en outre... Que faire?... Accroché à ma ceinture, j'avais le long coutelas qui me servait à couper les algues ou les éponges... A tout hasard, je le saisis... J'attendis l'espadaon... Il fallait qu'il me présentât le flanc, qu'il me fût possible de plonger mon arme dans son ventre argenté, et d'atteindre ainsi ses organes vitaux... Lui était agile... J'étais, moi, lourd et immobilisé... Un faux mouvement, et j'étais perdu... L'espadaon remua... La pointe de son épée me frôla... Au hasard, je lançai mon coutelas... Je sentis qu'il enfonçait dans la chair... Puis je ne vis plus rien... L'ai-je tué, l'ai-je blessé?... Je n'en sais rien... Tout ce que je sais, c'est que je l'ai échappé belle..."

Nous étions tous frissonnants.

—Eh bien! dit en guise de conclusion le capitaine, moi aussi je trouve qu'il a eu de la chance.

Et le vieux loup de mer, mesurant de l'oeil

"l'épée" du monstre qui s'étendait mort à nos pieds :

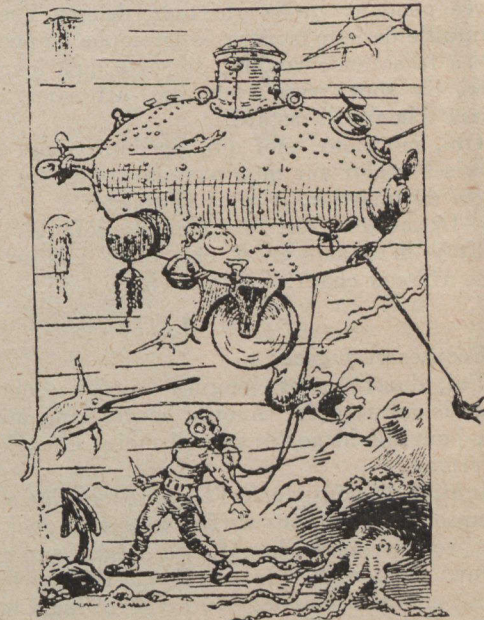
—Dame! une verge et demie de cela dans le ventre, même quand on n'est pas dans la peau d'un scaphandrier, ce n'est pas précisément fait pour vous rajourner!

Le capitaine poussa du pied le harpon encore tout sanglant.

—Allons! dit-il aux matelots, coupez-lui le nez, cela fera un joli trophée dans la cabine. Et rejetez cela à la mer... On dit que nos aïeux les Romains s'en régalaient. C'est qu'ils n'étaient pas difficiles, car la chair en est plus dure que le cuir de mes bottes.

LA SCIENCE A VAINCU L'APACHE DE LA MER

Deux ans avaient passé sur le récit du capitaine sicilien, quand le hasard nous mit en présence du curieux petit bateau sous-marin que



représente l'illustration ci-dessus, côte à côte avec le scaphandrier dont nous venons de raconter l'aventure.

Construit en forme d'oeuf, aux parois d'acier, conduit par l'électricité, le petit bateau évolue à son aise, grâce aux hélices, véritables nageoires, qui sont fixées à son extrémité postérieure et sur ses côtés. Il porte à l'avant un oeil par lequel l'homme, renfermé dans la carapace, voit, en même temps qu'il dirige d'un bras une lance et une main aux doigts crochus. Le bateau roule sur le fond. S'il veut remonter, il n'y a qu'à renverser, par une simple manoeuvre, des caisses qui se vident et l'allègent.

Qu'il vienne maintenant, l'espadaon! Si dure qu'elle soit, son épée se brisera contre l'acier du petit bateau. La lance le percera, les ongles de fer de la main mobile déchireront son ventre d'argent.

Et, tranquille cette fois, le scaphandrier assistera à la lutte, n'utilisant plus son poignard que pour couper les éponges ou cueillir les anémones multicolores.

C'est ainsi que la science aura su vaincre l'un des plus terribles parmi les Apaches de la mer.

On peut braver la mort, mais non pas la douleur. — A. DE MUSSET.

* * *

Ceux qui meurent jeunes n'ont pas à porter le deuil d'eux-mêmes. — MME RECAMIER.

* * *

Rien n'assure mieux le repos du coeur que le travail de l'esprit. — LEVIS.

* * *

Un coeur noble est content de ce qu'il trouve en lui. — BOILEAU.

* * *

La modestie n'est que de l'esprit de comparaison. — BERANGER.

La Dame du Comptoir

—Oui, monsieur, inspectez les feuilles de présence à mon ministère, vous verrez que je n'ai pas à me reprocher, en vingt ans, une seule minute de retard, et cependant, je m'écrie :

—L'exactitude est un exécration défaut!

Foin de ces gens qui sont toujours là, une montre au poing, arrivant à l'heure juste et vous disant :

—Hein! suis-je bien à la minute?

Ils sont nuisibles à eux-mêmes et désagréables aux autres! Oui, désagréables aux autres, parce que vous comptiez avoir fini, avant leur arrivée, telle ou telle chose que leur exactitude vous force d'interrompre. Ou nuisibles à eux-mêmes, parce que, sachant leur exactitude, vous n'avez rien voulu entamer aux dix dernières minutes; que vous vous impatientiez après leur arrivée pendant qu'ils guettent dehors, l'oeil à l'aiguille de leur montre, le triomphe d'apparaître à la seconde voulue; de sorte qu'à leur entrée, ils sont pour vous, qui attendiez, d'un quart d'heure en retard.

Oui, monsieur, moi qui, pendant vingt ans, servis à régler sur mon passage toutes les horloges du quartier, je vous le répète :

—L'exactitude est un exécration défaut!

Et je m'en suis guéri, car je lui dois un des plus affreux chagrins de ma vie.

* * *

Ecoutez et jugez :

J'ai, durant sept longues années, déjeuné dans le même café. A onze heures cinq minutes, j'ouvrais la porte; à midi moins cinq, je la refermais.

Inutile de vous faire l'éloge de la dame du comptoir! Qu'il vous suffise de savoir que, dès ma première tasse de café, elle régna sur mon coeur. Mon regard lui dit-il que l'aimais? devina-t-elle mon amour? Je l'ignore; mais nous nous aimâmes à distance, sans mot dire, pendant sept ans... car je mis sept ans à me rapprocher de son comptoir assez près pour lui parler sans la compromettre.

Oui, sept ans! pour avancer de la table numéro 7, que j'occupais à mon début, jusqu'au numéro 1, qui touchait le comptoir! Que voulez-vous? monsieur, j'étais si exact que j'arrivais toujours une demi-heure après six abonnés aussi exacts que moi. Que d'adresse il me fallut pour les déposséder de ces six tables qui me séparaient de mon ange!

Le numéro 6 ne tint pas longtemps; je me mis à couper du bouchon, et, les nerfs agacés, il quitta la place, dont je m'emparai.

Six mois après, un hasard me débarrassa du numéro 5, qui était superstitieux. Le garçon brisa un verre et répandit le café sur cette table, que son propriétaire déserta, tout craintif.

En deux séances, j'eus raison du numéro 4, qui faisait un petit somme habituel après son repas. Je dansai si bien sur ma banquette, que ce trémoussement amena un tangage à tel point désagréable pour le dormeur qu'il alla porter ses habitudes dans une autre salle.

Le numéro 3 ne dura qu'un jour. La vue de mes tartines de beurre, noires de caviar, que je trempais dans mon café au lait, lui souleva si fort le coeur, qu'il n'eut que le temps bien juste de fuir cet épouvantable spectacle.

* * *

Le numéro 2! Oh! le numéro 2! Je tremble encore quand j'y pense! Je mis quatre ans à le déposséder! Sans les regards de mon ange, qui encourageaient mes efforts à me rapprocher, j'aurais renoncé au numéro 2.

—Mais, me direz-vous, pourquoi ne vous êtes-vous pas évité tant de peine en avançant votre déjeuner de deux heures, ce qui vous aurait rendu maître des tables? Ou, plutôt, que ne veniez-vous, dans la journée, à un de ces instants où le café désert vous aurait permis d'entretenir votre belle à loisir?

Ah! voilà! c'est que je vous l'ai dit, j'étais exact, j'avais la bêtise d'être exact. Ma vie était si bien réglée que vous ne m'auriez pas même fait dire "tu" à une femme à un autre moment que le deuxième dimanche du mois, de quatre heures dix à quatre heures cinquante.

Je reviens à mon numéro deux.

Le bouchon coupé, le caviar, la danse des banquettes, tout fut inutile avec lui, par cette raison qu'il était sourd, borgne de mon côté, et que ma banquette ne touchait pas la sienne. Je voulus le prendre par l'avarice, et, sur sa table, au coin de son coude borgne, j'empilais verres, assiettes, carafes, qu'il poussait bientôt à terre. Ce n'étais, chaque matin, entre nous, qu'une montagne de débris qu'il payait sans même s'étonner de sa maladresse. Le cafetier en fit même une spéculation, en ne lui servant qu'un matériel fêlé que le malheureux soldait comme neuf.

En quatre ans, le numéro 2 a cassé de quoi monter le ménage de toutes ces peuplades sauvages de l'Océanie, qui manquent tellement du nécessaire, qu'avec une seule paire de gants dix hommes s'habillent. Pauvre numéro 2! Je le plains, aujourd'hui! Car j'ai appris plus tard que, s'il était tant opiniâtre au poste, c'est qu'il aimait aussi la dame du comptoir. Enfin, à bout de moyens après quatre années, je songeais à adresser sur lui une lettre anonyme à la préfecture de police, quand il eut la chance d'être écrasé par une de ces voitures de laitier ou de boucher que, j'ignore pourquoi, la police laisse courir à toute volée dans les rues de Paris.

De ma nouvelle place au numéro 2, si je ne touchais pas encore la terre promise, j'en sentais au moins les doux parfums. Je respirais l'odeur des carrés de sucre que mon ange caressait de ses blanches mains après avoir manié d'ignobles sous maculés de vert-de-gris; je humais à pleins poumons l'arôme de l'eau de fleur d'orange qu'elle versait dans ces vilaines petites bouteilles rondes qui ressemblent à un oignon blanc.

Un obstacle me séparait encore d'elle.

C'était le numéro 1.

Je résolus de le renverser.

Dès ce jour, je lui déclarai la guerre.

* * *

Un terrible homme que ce numéro 1, je vous le jure! Ancien capitaine de gendarmerie, fort comme un Turc, barbu, moustachu, et par-dessus tout, galant et monotone; car, tournant son gros oeil vers mon adorée, il lui répétait, d'heure en heure, depuis huit ans, cette invariable phrase :

—Je suis comme le lierre: je meurs où je m'attache.

Ce qui me rassurait peu sur la prochaine possession de sa table, car il était bâti à vivre cent ans.

Je cherchai à amadouer le monstre par des contes lestes et des calembours; mais, tordant sa moustache grise, il tarissait tout à coup ma verve en hurlant de sa voix de cuivre :

—C'est en perdant son temps à faire des calembours que Grouchy est arrivé en retard!

Ce renseignement historique me surprit, la première fois.

Ah! je vous promets que, si la France avait égaré son Code pendant vingt-quatre heures seulement, j'en aurais profité pour poignarder le terrible capitaine... dans le dos. — Enfin, le ciel prit pitié de mon amour, et la fée de la dysenterie cueillit, un beau matin, cet exécration rival.

Enfin, je m'installai au numéro 1!!!

J'étais près d'elle!!! — Je contempnais son buste gracieux sortant du comptoir, j'admirais ses cheveux noirs, sa bouche mignonne, etc., etc. — Sept ans écoulés avaient bien un peu altéré tous ses charmes; mais je la voyais toujours avec les yeux de... ma première tasse de café!

Je renonce à vous dépeindre l'émotion, en partie double, de ce moment envié depuis si longtemps. La joie nous étouffait; nous per-

dions la tête; je trempais ma mouillette dans la carafe et je vidais mon café dans mon portemonnaie; elle empilait les sous sur ses petits plateaux et mettait les morceaux de sucre dans sa caisse.

Les grandes passions ne sont pas bavardes; un court dialogue suffit pour nous lier l'un à l'autre, sans que le public fût dans la confidence.

En affectant de lire le nom du chapelier dans mon chapeau, je lui soufflai du fond de la coiffe :

—Je t'aime!

En feignant d'essuyer un bol à punch, elle me renvoya :

—Je t'aime.

A quoi je répliquai aussitôt :

—Sois ma femme! à demain, chez mon notaire, à neuf heures trente-cinq.

(Neuf heures trente-cinq, c'était l'heure de mon pédicure; mais mon amour désordonné me faisait sacrifier, pour une fois, mon exactitude.)

* * *

Le lendemain, à l'heure dite, j'étais, tout déliant de passion, chez Me Grosse, mon notaire.

Je ne tarissais pas en éloges sur le compte de mon adorée, pendant que cet officier ministériel préparait son papier timbré.

—Vous allez la voir, blonde! belle! élancée! une main de reine! une gorge de déesse! une taille d'enfant! — Voilà sept ans que je l'aime.

Tout à coup, mon notaire me demanda :

—Est-elle grande ou petite?

Cette fort simple question m'interdit; je ne pus que répondre :

—Je n'en sais rien.

—Comment? vous n'en savez rien! Voilà sept ans que vous l'aimez, et vous ignorez si elle est petite ou grande?

—C'est la vérité pure; je ne l'ai jamais vue autrement qu'assise dans son comptoir... c'est-à-dire jusqu'à la ceinture.

—Mais vous avez dû, pourtant, vous rencontrer ailleurs... à la promenade, au théâtre, au bain?

—Jamais autre part qu'à son café... et je suis si exact en tout, ma vie est si réglée, que je n'ai pu, aucun jour, consacrer mon temps à cet ange que, de onze heures cinq à midi moins cinq, moment où je la trouvais et je la quittais assise à son comptoir.

J'achevais à peine que la porte de l'étude s'ouvrait.

Ma fiancée entra.

Tout à coup, je poussai un cri d'horreur et je m'évanouis sur les genoux du notaire.

La bien-aimée de mon coeur, l'ange de mes rêves avait deux jambes de bois!!!

EN LUI OFFRANT UN EVENTAIL BLANC

Près du visage blanc de ma Dame si belle,
Eventail, fais vibrer ton égale blancheur :
Courtise-la sans cesse, et souffle la fraîcheur
Des rapides baisers que peut oser ton aile.

Moi-même, par trois fois j'ai baisé ta dentelle
En soupirant, ainsi que fait l'homme songeur :
"Mon âme te va suivre, effluve voyageur
Qui sommeille en tes plis. — Va maintenant
[vers Elle.]

"Dis-lui que mon amour tremblant s'est épuré
En arrivant si près de son être sacré,
Toi qui luis et frémis, pareil à ma tendresse.

"Va donc: effleure-la lentement, chastement ;
Passe très doux, et tel que mes pensers d'amant,
Sur cette blanche fleur d'amour blanche ca-
[resse.]

MAXIME FORMONT.

LES VOLEURS DU TRAIN D'OR

James Pitmann, celui qu'on appelait le roi des diggers, "diggers-king", expédiait de l'une de ses mines un lot de pépites merveilleuses, résultat des recherches de la quinzaine, qui avait été spécialement productive. Ce lot était évalué à plusieurs millions de dollars.

Ce chargement d'or devait rouler par un des trains spéciaux appartenant à James Pitmann, sur la ligne dont il était concessionnaire, mais il roulait à heure et à jour tenus précieusement secrets. On le conçoit: le pays était traversé par les caravanes de la plaine, les flibustiers des placers, bandits audacieux et sans scrupules, qui dépouillaient les malheureux diggers revenant par voie de terre à pied ou dans leurs chariots, et qui ne se gênaient pas pour attaquer les trains.

Les trains passaient généralement accompagnés par une compagnie de policiers aux gages de James Pitmann, et, le plus souvent, les flibustiers, au lieu de piller le train, se voyaient accueillis par une bonne volée de coups de rifles, ce qui détruisait toute espérance de gain.

Parmi les "thieves", les voleurs les plus réputés, se trouvaient deux anciens convicts qu'on connaissait sous le nom de Jim et Jack. Ils causaient dans le pays une véritable terreur; ils rançonnaient effroyablement diggers, cow-boys et marchands de peaux.

James Pitmann, en homme pratique, avait proposé aux deux terribles brigands un contrat par lequel, moyennant une redevance, ils laisseraient passer les trains.

Mais si les "thieves" encaissaient régulièrement la redevance, les trains de James Pitmann n'en continuaient pas moins à être dévalisés. Les brigands protestaient de leur innocence, mais James Pitmann finit par refuser sa redevance et se fia à son habileté pour éviter le pillage.

Cette fois, les mêmes précautions de prudence furent prises.

Plusieurs trains furent préparés pour être lancés, sans que leur ordre de route, le jour et l'heure fussent divulgués. Chaque train portait un numéro, et James Pitmann, de son cabinet, téléphonait le numéro et l'heure du train à mettre en marche.

C'est ce que les brigands tenaient à savoir. C'est ce qu'ils apprirent adroitement.

Le long de la voie, aux points délicats, aux embranchements, se trouvaient des stations dans lesquelles des employés fidèles s'abritaient. Ces employés, chargés d'assurer la sécurité de la voie, étaient munis du télégraphe, du téléphone et reliés aux chefs-lieux, aux têtes de lignes.

Quand un train passait, ils le signalaient au fur et à mesure, donnant ainsi l'assurance que la voie était libre.

L'un de ces postes était occupé par le père Mac Amfson, un vieux digger qui, perclus de douleurs, ne pouvait continuer la dure vie des chercheurs de pépites d'or. James Pitmann lui avait donné ce poste comme invalide-retraite, et parce qu'en lui il était sûr d'avoir un bon serviteur, un employé sûr et fidèle.

Le père Mac Amfson avait avec lui sa petite-fille, Dinah, qu'il avait élevée et qui le secondait dans ses fonctions de chef de poste de voie ferrée. C'est même elle qui était spécialement chargée de la correspondance téléphonique, attendu que le vieux père Mac Amfson avait plutôt l'oreille dure.

Or, le jour où le train contenant le fameux chargement d'or devait passer, le père Mac Amfson, qui venait d'aiguiller la voie pour le passage du train précieux, tout à coup reçut sur le crâne un formidable coup de barre de fer

—Nous en sommes sûrs... téléphonez.

Jim, alors, lui tendit l'appareil, tandis qu'il posait sur sa propre oreille un des récepteurs, et Jack braqua sur la malheureuse jeune fille ses deux revolvers de coureur de prairie.

Dinah, alors, à haute voix, comme cédant à la menace des revolvers, téléphona avec la gare principale.

—Allô!... c'est pour vous prier de dire à M. Pitmann que la voie est absolument libre, ouverte en montant, et qu'il peut mettre en marche le train No 6 en toute sécurité, le plus tôt possible.

L'on répondit aussitôt:

—Bien, miss Dinah, nous allons prendre les mesures nécessaires.

Le bandit écouta encore quelques secondes, puis il déposa l'appareil sur le bureau de la jeune fille.

—C'est bien, dit-il, merci.

Et avec son complice, abandonnant Dinah attachée sur sa chaise, ils coururent s'embusquer à l'endroit où, avec leurs compagnons, ils avaient défilé les rails pour provoquer un déraillement et piller le train.

Mais, au lieu d'un train remontant, ce furent deux trains descendants qui arrivèrent, tout chargés de policiers et de mineurs armés.

La fusillade ne tarda pas à s'engager entre les bandits surpris et les gens de police, et la bande de Jack et Jim fut mise en déroute, les deux bandits blessés, puis tués.

Jack et Jim ignoraient que les employés de la voie avaient un langage conventionnel. Le coup de main dont ils s'étaient rendus coupables était prévu, on y avait pensé.

Tout en ayant l'air de parler selon le désir des forbans et de céder à leurs menaces, il avait suffi à Dinah de prononcer certains mots convenus, de donner à la phrase une tournure spéciale pour qu'on devinât ce dont il s'agissait.

M. Pitmann fut très content de la jeune fille dont la présence d'esprit avait sauvé son

train d'or, et comme, seule, désormais, elle ne pouvait rester à ce poste, il la fit venir à la mine, la dota et la maria à un de ses pionniers préférés.

Une discussion est un duel où chaque engagé cherche moins à avoir raison qu'à donner tort. On pare ou l'on attaque selon l'inspiration et les bravos de la galerie.

SANS DISTINCTION

Toutes les affections des organes de la respiration sont rapidement guéries par l'emploi du BAUME RHUMAL.



LES VOLEURS DU TRAIN D'OR

qui l'étendit raide par terre, puis deux hommes pénétrèrent dans la maison du chef et, avant que la jeune Dinah, occupée à ses appareils, ait eu le temps de se remettre, elle était saisie, ficelée et attachée à une chaise, malgré ses cris et sa défense.

Dinah comprit tout de suite ce qu'on lui voulait et vit à qui elle avait affaire. Elle reconnut Jim et Jack, les fameux bandits, et se sentit perdue.

Jim lui dit:

—Vous allez téléphoner à M. Pitmann que la voie est libre et que le train 6 peut passer.

—Pourquoi le train numéro 6? demanda Dinah.

—Parce que c'est celui qui contient le chargement d'or.

—Vous vous trompez.

LE CHRYSANTHÈME

—Tonnerre de Brest!... faut-il être assez canaille! exclama Guillaume Chateaubert, le vieux gardien du cimetière de Saintes, s'arrêtant à bout d'expressions, planté tout droit, les yeux effarés, devant une tombe. A la fin, c'était trop fort, vraiment! On n'imaginait pas pareille canaillerie. Jamais, non, Dieu merci, jamais, il n'avait constaté dans son "domaine" un fait aussi inouï que celui qui, depuis un huitaine de jours, le confondait, le remplissait d'indignation, lui mettait la tête à l'envers.

Cependant, ce n'était pas d'hier qu'il faisait consciencieusement sa ronde à travers les silencieuses allées bordées de croix et de mausolées. Il y avait déjà cinq ans que le père Guillaume, un vieux loup de mer, avait quitté son bâtiment. Grâce à d'excellents états de service qu'accompagnaient pas mal de blessures attrapées un peu partout et surtout dans les mers de Chine, à la prise de Formose, il avait obtenu la modeste place de gardien du cimetière de Saintes, sa ville natale.

Ayant perdu femme et enfants, sans famille, il se trouva seul au monde, sans affection — si ce n'est pour la médaille militaire qu'il porte sur sa poitrine, — et se prit d'un véritable amour pour les tombes confiées à sa garde et au milieu desquelles il passait presque tout son temps.

On se plaît dans la compagnie de ceux que l'on affectionne sincèrement.

Aussi, peu à peu, ces tombes devinrent toute sa vie; il les considéra comme sa propriété, il sut par coeur les inscriptions peintes sur les croix de bois ou de pierre plantées dans les terres gazonnées et fleuries. "Ses" tombes étaient sa famille, ses amis, son bâtiment! et, au milieu d'elles, se promenant lentement, habitué au cri de son pas sur le sable, ses jours s'écoulaient dans le calme heureux qu'il ignorait jusqu'à ce jour.

Mais son bonheur venait de disparaître; subitement sa vie si douce avait été empoisonnée; une douleur, immense comme les flots de la mer, le torturait, lui emplissait le coeur, et la colère faisait bouillonner tout son sang: le père Guillaume s'était aperçu qu'on volait les fleurs de ses tombes.

Le coup était rude! Il crut devenir fou. Il n'y comprenait rien, à ces vols, car, comme une ironie qui déroutait son imagination mise à la torture, les Christs artistement travaillés, les vases de prix, les médailles d'or, les grandes couronnes de perles, tous les objets de valeur étaient dédaignés; mais, dès que sur une tombe resplendissaient de belles touffes de fleurs, y mettant une note joyeuse de vie — image de cette vie éternelle qui nous attend là-haut — et rapelant que ceux qui restaient n'oubliaient pas leurs défunts, une main sacrilège osait profaner ce pieux souvenir, voler le mort, en arrachant les plus belles fleurs.

—Mon Dieu! mon Dieu! était-il possible qu'il y eût au monde de pareils gredins! Oh! canailles! venir voler dans un cimetière. Tonnerre de Brest! oh!... si je savais qui...

Et, les poings crispés, le béret en arrière, la respiration haletante, le père Guillaume, tout en monologuant, restait là planté devant cette tombe, ne pouvant en détacher ses yeux mouillés de larmes. La veille encore elle était si belle! Un vrai parterre orné des fleurs les plus variées faisant de cette motte de terre un jardinet coquet, où il faisait bon dormir le sommeil de la mort à l'ombre de la croix du Rédempteur. Hélas! ce matin, quel changement! On eût dit qu'une bande de Pavillons Noirs y était passée, saccageant cette terre sacrée, pillant rosiers, pâquerettes et dahlias, semant sur son chemin la dévastation et la tristesse.

—Ah! les canailles! oh! les gredins...

Et des bouffées de colère montaient à la tête du vieux loup de mer comme s'il eût eu devant lui des faces jaunes, lui congestionnaient le vi-

sage, et un suprême dégoût l'envahissait, l'étouffait, lui serrait le coeur à le briser. Oh! ses tombes! ses chères tombes profanées, dépouillées! Il se sentit envahi par une émotion immense, et sur sa figure basanée les larmes coulèrent plus abondantes.

Mais, bientôt, furieux de cet accès de sensibilité, il se donna un formidable coup de poing dans la poitrine en s'écriant:

—Allons, ce n'est pas des larmes qu'il faut à cette heure, mais tâcher de pincer le voleur, et! et!... si je mets le grapin sur ce drôle...

Il n'acheva pas, mais son bras se tendit, son poing se lança avec violence dans le vide, menaçant le voleur.

Le père Guillaume reprit sa ronde, criant à chaque pas dans un refrain qui contenait toute sa fureur:

—Tonnerre de Brest! faut-il être assez canaille!

En tournant une allée qui conduisait à une des portes de sortie, le père Guillaume aperçut une toute petite fille, trotinant d'un pas incertain; elle était à peine vêtue. Trouée comme une poêle à griller des marrons, sa robe, à travers laquelle se montrait sa chair rosée, était couverte de boue, et le bas, gelé par le froid, tout raidi, lui tapait sur les mollets que ne gantait aucun bas. Ses pieds, chaussés de mauvaises galoches, trop grandes pour elle, s'échappaient de temps en temps de leur prison de bois et venaient heurter les cailloux de l'allée. Blessée par un de ces cailloux, elle poussa un cri de douleur, s'arrêta une seconde, promena autour d'elle un regard inquiet, puis, prenant ses sabots dans ses mains fluettes, elle reprit sa marche, mais à une plus vive allure.

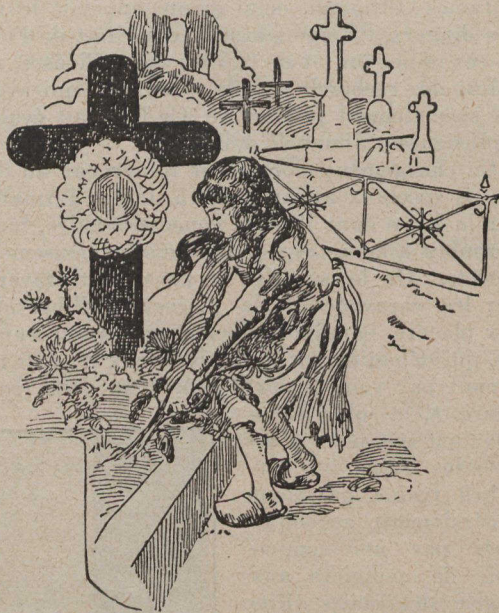
De loin, le père Guillaume suivait cette pauvre, dont le vent faisait balancer le corps maigriot. "Probablement, se disait-il, une de ces malheureuses petites filles de mendiants qui pullulent sur le champ de foire, vagabondes envoyées ici par de misérables parents pour soustraire quelques sous aux visiteurs ou à ceux qui viennent conduire leurs morts au champ de repos."

Tout à coup, les joues du vieux gardien s'empourprèrent; ses yeux brillèrent de colère; il voulut crier, mais, suffoqué par l'émotion, ne put articuler aucun mot. Immobile, il vit à vingt pas de lui la petite fille se baisser sur une tombe et saisir à pleines mains un pied de chrysanthèmes échevelés, aux teintes de feu, qu'elle secoua violemment. Elle le tirait avec une force qu'on n'aurait jamais supposée à un enfant de



Et, les poings crispés, le béret en arrière....

cet âge, et, l'empoignant au pied, faisant un dernier effort qui raidit tous ses membres, elle l'arracha.



Il vit, à vingt pas de lui, la petite fille....

Elle se releva, le visage congestionné par l'effort suprême, serra l'arbuste entre ses bras et s'enfuit droit devant elle, buttant à chaque pas — car elle avait repris ses sabots, — manquant de tomber, se déchirant les pieds, mais sans pousser un seul cri de douleur. Elle allait, elle allait toujours, sans rien voir, n'entendant même pas derrière elle la respiration haletante et le bruit des pas du père Guillaume, qui avait peine à la suivre et mâchonnait entre ses dents serrées:

—Oh! coquine, c'est toi la voleuse de tombes; bon! bon! je vais te pincer; ton affaire est claire!...

La course dura cinq bonnes minutes.

Quand le père Guillaume rejoignit enfin l'enfant, tout au fond du cimetière, dans le quartier réservé à ceux qui n'ont pas de quoi s'acheter une concession, celle-ci était tombée à genoux devant une tombe, qui formait un contraste étrange avec la grande simplicité des tombes environnantes; cependant, une simple croix de bois à peine dégrossi, mal enfoncée dans la terre, ne portant aucune inscription, était placée au milieu; mais autour, comme sur celle des plus riches, des fleurs superbes s'élevaient et la couvraient en entier.

Le vieux gardien, interloqué, s'était arrêté, regardant cette pauvre plus couchée qu'agenouillée sur la terre durcie par la gelée; elle murmurait tout bas des mots entrecoupés de sanglots qui secouaient convulsivement son petit corps; elle poussait des gémissements plaintifs comme un animal blessé, et de grosses larmes inondaient ses maigres joues bleues par le froid.

Elle releva la tête, joignit les mains, et sa voix au timbre musical s'éleva dans le grand silence de la demeure des morts, redisant les sublimes paroles tombées un jour des lèvres du Christ:

—Notre Père qui êtes aux cieux...

Elle prit le pied de chrysanthèmes qu'elle avait déposé près d'elle, mit un long baiser sur une des fleurs, puis, creusant la terre avec ses ongles, autour desquels des gouttelettes de sang ne tardèrent pas à apparaître, elle fit un trou qu'elle élargit avec un de ses sabots, et y planta le chrysanthème.

Derrière elle, le père Guillaume, ému, troublé jusqu'aux larmes, avait retiré son béret, mais, d'un geste bourru, il le replaça sur sa tête, s'en voulut de cet accès de sensibilité, se traita de vieille bête, et, décidé à en finir, posa, un peu trop rudement peut-être, sa main calleuse sur l'épaule maigriote de l'enfant, la fit retourner d'un seul coup, puis cria d'une voix qui la terrifia:

—Enfin, je te pince donc, petite voleuse de fleurs!

Effrayée, comme le serait une colombe à la vue d'un épervier, la fillette, semblant sortir d'un rêve, avait levé sa tête petiotte, toute bleuie, au milieu de laquelle ressortaient deux yeux larges et lumineux comme deux étoiles, son petit nez rougi par le froid et de jolies lèvres roses, bien ourlées, servaient d'écrin à des dents d'une blancheur éblouissante. Elle vit la figure courroucée du garde, et, dans ses oreilles, une grosse voix bourdonna :

—Petite voleuse!

Alors elle poussa un cri déchirant, voulut s'enfuir, mais, paralysée par la frayeur, elle resta clouée au sol, ses dents s'entre-choquèrent nerveusement, tous ses membres grelottèrent, et ses deux grands yeux étonnés se fixèrent sur ceux du garde, qui flamboyaient comme des escarboucles.

Celui-ci, pourtant, avait adouci sa voix; maintenant, il lui semblait presque impossible que cette belle petite tête pût appartenir à une misérable voleuse ne reculant pas même devant la sainteté des tombes. Alors, sur un ton paternel, presque caressant, il l'interrogea à plusieurs reprises. Mais l'enfant restait muette. On eût dit que ses lèvres étaient scellées, cadennassées.

Devant ce mutisme obstiné et inexplicable, la colère ressaisit le père Guillaume; il leva sa main menaçante et cria :

—Allons, parle! ou je...

Il n'acheva pas, car, sans faire un mouvement pour s'échapper, résignée, apeurée et attendant les coups, l'enfant courbait la tête, tel un frêle roseau sous une violente rafale. Guillaume arrêta sa main levée, rougissant comme s'il eût commis une mauvaise action, et se reprochant intérieurement ce geste de colère.

Enfin, la pauvre remua les lèvres; elle voulut parler, mais les anglots l'étouffaient, l'étranglaient, l'empêchaient de prononcer une syllabe. Seuls, des cris rauques, des sons inarticulés, comme en eût poussé un muet, sortirent de son gosier, contracté par l'épouvante. Brisée d'émotion, elle tomba sur ses genoux, les bras tendus, avançant son doigt encore noirci de terre et ensanglanté, et d'un geste désespéré montra la tombe, sur laquelle souriaient déjà les chrysanthèmes à peine plantés.

Le père Guillaume ne comprenait rien à cette scène, qui le remuait pourtant. Sa colère était complètement tombée devant cette enfant à l'apparence si malheureuse. Devant ses yeux passa tout à coup l'image d'une fillette qu'il avait adorée et que la mort lui avait cruellement ravi, l'image de sa fille unique, de sa Berthe bien-aimée qui reposait là-bas à l'autre extrémité du cimetière, sous un tertre fleuri et gazonné. Alors il oublia ses graves griefs contre la jeune voleuse, la releva avec douceur, la pressa affectueusement contre lui, et chauffant sa tête dans ses mains, lui parla presque bas, à l'oreille :

—Voyons, ma mignonne, ne tremble pas ainsi, je ne veux pas te faire aucun mal; tiens, regarde-moi, je ne suis pas méchant. Voyons, ne pleure plus ainsi et dis-moi franchement pourquoi tu prends des fleurs sur les tombes pour les apporter ici.

Alors, l'enfant, d'une voix déchirante, râla :

—Ma maman aimait tant les fleurs! Monsieur.

Un sanglot l'interrompit, et, ramassant toutes ses forces, elle cria :

—Elle est morte, ma maman, Monsieur, elle est morte! Des hommes noirs l'ont mise là... moi, je veux lui porter des fleurs.

—Mais ton père? interrogea le vieux gardien, dont l'émotion faisait trembler la voix.

L'enfant le regarda d'un air naïvement étonné, comme si elle ne comprenait pas sa question.

—Mon père? fit-elle, en joignant les mains.

—Oui, ton père, où est-il?

—Je ne sais pas, Monsieur, je ne sais pas... Je ne connais que maman. Ah! Monsieur, laissez-moi lui porter souvent des fleurs.

Brusquement, le père Guillaume enleva l'enfant dans ses bras nerveux, la serra sur son cœur, comme si c'eût été sa Berthe bien-aimée, et, sanglotant à son tour, il la couvrit de baisers la petite tête qui, instinctivement, se collait sur ses lèvres barbues.

—Tonnerre de Brest! s'exclama-t-il en la remettant à terre, pourquoi ne parlais-tu pas, gamine? Oh! ta maman aimait les fleurs, celle de ma Berthe les aimait aussi; eh bien, morbleu! ta maman en aura, mais tu n'en voleras plus! Viens avec moi. Mon jardin en est plein, nous allons en arracher autant que tu voudras, et puisqu'elle aimait les fleurs, nous lui en apporterons, à ta maman.

—Vrai?... Vrai?... c'est vrai? fit la petite, dont le visage se rasséréna.

—Très vrai! très vrai, ma mignonne.

Alors la pauvre, folle de joie, enlaçant de ses petits bras le cou bronzé du père Guillaume, l'embrassant avec frénésie, dit, pleine d'une tendresse infinie :

—Oh! je t'aime, toi!

Puis, toute sérieuse, elle se laissa glisser à terre, se mit à genoux, fit le signe de la Croix, et, le regard levé vers le ciel qui avait eu pitié d'elle, la face irradiée, elle redit tout haut la prière apprise sur les genoux de sa mère.

—Notre Père qui êtes aux cieux!...



Guillaume arrêta sa main levée....

Et le père Guillaume, s'agenouillant à côté d'elle mêla sa voix à celle de l'enfant.

Et quand le "Pater" fut achevé :

—Pauvre petite voleuse! dit-il, en l'attirant sur son cœur, puisque je t'ai pincée, ton affaire est bonne. Tu n'as plus ni père, ni mère; moi, je n'ai plus de fille, eh bien! tu seras mon enfant.

LE PORTIER DE RAMBOUILLET

On parle souvent de Rambouillet, où ont lieu les chasses officielles du Président de la République française. Le grand Napoléon, à un siècle de distance, remplit encore le monde de son nom; le public canadien lira donc avec quelque intérêt la page suivante extraite d'un volume de Marco Saint-Hilaire, le chroniqueur populaire de Napoléon :

Un matin, c'était en 1810, après son mariage avec Marie-Louise, Napoléon se rend à l'hôpital du Gros-Caillou. Il va et vient dans les salles, et, s'arrêtant devant le lit d'un sapeur de ses grenadiers à pied, il l'interroge. Celui-ci lui répond : Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de transcrire ici le dialogue qui s'établit, et que le baron Larrey, témoin oculaire et auriculaire, nous a raconté maintes fois et toujours mot pour mot.

Cette conversation entre l'empereur et le vieux soldat est caractéristique en ce qu'elle montre, d'un côté, jusqu'où pouvait aller la sollicitude de Napoléon pour ses grognards, et, de l'autre, jusqu'à quel point ces derniers poussaient l'abnégation, le mépris de la vie et le dévouement à sa personne. Il faut dire aussi que l'empereur avait affaire, cette fois, à un de ces hommes doués d'un esprit naturel et original, et qui ne dissimulent jamais leur pensée, même en la communiquant à leur souverain :

—Pourquoi te vois-je ici? lui demande-t-il; est-ce qu'un sapeur de ma garde devrait jamais être malade?

—C'est vrai, mon empereur, repartit celui-ci : aussi j'ai le cœur bon, l'œil excellent et l'appétit solide. Mais c'est la blessure que j'ai au pied gauche qui me fait souffrir comme un damné. Le gros major, ajouta-t-il en désignant Larrey, veut me couper la jambe, et moi je ne le veux pas.

—Et pour quelle raison? fit Napoléon. Aurais-tu peur d'une douleur qui ne dure que deux minutes tout au plus, toi qui dans ta vie a vu la mort plus de dix fois face à face?

—Moi! peur? Allons donc, mon empereur, nous ne connaissons pas cette maladie-là, nous autres; mais si je troque ma jambe de chair contre une jambe de bois, je ne pourrai plus servir? alors, j'aime autant descendre la garde tout d'une pièce que de risquer de me faire enterrer en détail.

—Et où as-tu reçu cette blessure? demanda Napoléon.

—A Eylau, sire; mais à Wagram, il m'est arrivé à la même jambe un éclat d'obus, et c'est ça qui a tout gâté. Vous concevez que cette seconde blessure a fait tort à la première.

—Es-tu décoré?

A ces mots, le sapeur ramena la couverture de son lit sur sa barbe grisonnante et répondit avec un indéfinissable accent de regret :

—Non, mon empereur.

—Pourquoi cela?

—Ah! pourquoi?... Par le motif que, lorsque vous faisiez les distributions, j'étais à l'ambulance, et que, n'étant pas présent sous les armes...

—C'est justement le tort que tu as eu, interrompit Napoléon.

—Parbleu! J'en ai bien eu d'autres, répliqua gaiement le sapeur; j'ai eu celui d'être porté deux fois sur la liste des morts...

—C'est peut-être parce qu'on t'a tué deux fois, répliqua l'empereur sur le même ton, que tu te portes si bien aujourd'hui.

—Je ne le crois pas, répondit naïvement le sapeur, car il est sûr que ça va mal.

—Et moi je te dis que ça va bien; je m'y connais mieux que toi, je suppose?

—Si c'est votre volonté, mon empereur, je ne vais pas à l'encontre.

—Et si je te donnais la croix pour te le prouver?

Ici le vieux soldat joignit les mains en disant d'un ton ému :

—Oh! mon empereur, bien sûr que la décoration me guérirait complètement.

—Eh bien! je te la donne. Es-tu content?

Le sapeur fit un bond dans son lit et découvrit sa barbe, sur laquelle tombèrent deux grosses larmes, en disant :

—Oh! mon empereur, je le suis.

—Mais c'est à la condition, poursuivit Napoléon, que tu te laisseras couper la jambe.

—Tout ce que vous voudrez, mon empereur, la tête si vous voulez... Cependant, je ne pourrai plus rentrer au corps.

—Ne t'inquiète de rien; tu sais bien que je ne me sépare pas volontiers de vous autres. Je te donnerai un emploi où tu ne cesseras pas de m'être utile.

Le sapeur se laissa couper la jambe, et une fois en état de marcher, il fut placé au château de Rambouillet, par l'ordre de Napoléon, en qualité de gardien, à l'une des petites grilles qui ouvrent sur la route d'Épernon; c'est là que nous l'avons vu en 1814.



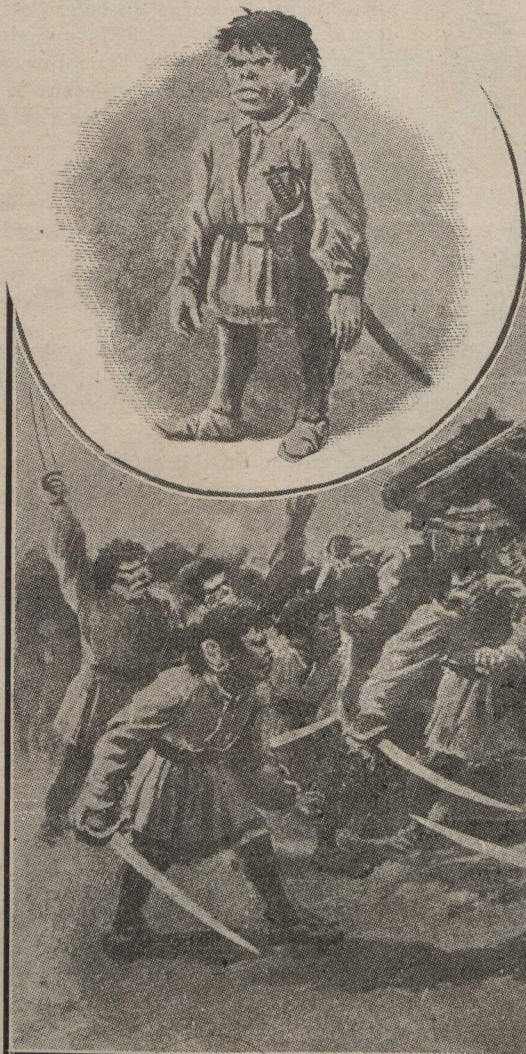
BEAUX-ARTS : DEUX GARDIENS SERIEUX, tableau de M. DEBAT-POISSON.

Les Nains de Guachi

Nous croyons bien connaître les différentes races d'hommes qui existent à la surface de la terre. Il y en a cependant un certain nombre que nous ignorons totalement encore, et ce ne sont pas toujours celles que leur éloignement nous rendrait le plus difficile à étudier. On en jugera par l'anecdote suivante, dont l'authenticité ne saurait un seul instant être mise en doute.

* * *

Je parcourais le Mexique, pour mon instruction personnelle, avec une escorte de dix cavaliers sûrs, écrit M. Mathias Douline, dont les



Alors nous primes le galop de charge.

notes de voyage ont été plusieurs fois déjà mises à contribution par l'« Album Universel », et je pénétrai un jour à Guachi, dans l'Etat de Guanojuato, au Mexique. Tout d'abord, l'aspect de la population me surprit. Je ne voyais dans les rues que des Indiens hâves, et d'autres hommes extrêmement curieux. Ils étaient à peine hauts de trois pieds, avec des jambes courtes et massives, et des bras si longs que leurs mains touchaient presque le sol. Leur costume se composait d'une sorte de blouse en laine grossière, tombant jusqu'aux genoux, d'espadrilles et d'un ceinturon de cuir supportant le lourd « machete » mexicain. Quant à leur face, elle était hideuse. Qu'on imagine des traits assez semblables à ceux d'un gorille, la même expression de férocité bestiale, pas un poil de barbe, et des cheveux invariablement broussailleux et taillés à la « mal-content ». Impossible, d'ailleurs, de distinguer les hommes des femmes. Tous portaient les mêmes vêtements et avaient la même apparence extérieure. Ils nous laissèrent marcher parmi eux et gagner un « corral », sans nous témoigner d'hostilité. Cependant, ils nous examinaient ardemment, et dans leurs yeux brillait je ne sais quelle convoitise.

Le tenancier de l'auberge où nous étions entrés, une sorte de métis d'Espagnol et d'Indien, parut nous arriver avec une certaine stupéfaction. Il nous servit cependant sans faire de réflexions et fournit à nos montures, attachées dans le corral, la provende dont elles avaient besoin. Puis il rentra, et me dit laconiquement : — Mettez un factionnaire auprès de vos chevaux.

J'obéis, sans comprendre encore.

A la fin du repas, l'hôte me prit à part, et me parlant à l'oreille :

— Veillez toute la nuit ; ne partez pas avant qu'il fasse grand jour ; montrez beaucoup vos armes à feu. Et vous serez heureux si vous sortez vivants de Guachi.

L'avertissement était singulier et n'avait rien de rassurant. Je voulus avoir quelques explications.

— Ces nains, me dit l'aubergiste, sont les brigands les plus audacieux et les êtres les plus cruels que j'aie jamais vus. Ils sont ici de temps immémorial, se prétendent les premiers possesseurs du sol, ne parlent que leur langue et n'obéissent qu'à leurs

d'horribles hurlements dès qu'ils nous aperçurent.

Mes cavaliers se mirent en ligne, et une première salve, qui renversa douze ou quinze de ces monstres, dégagèrent légèrement les abords de l'auberge. Alors, nous primes le galop de charge, et piétinant les uns, fusillant les autres à bout portant, au sein d'un tumulte que je n'oublierai de ma vie, nous traversâmes comme une trombe cette mer vivante, où s'élevaient sur notre passage d'affreux cris de fureur et d'agonie. Fort heureusement pour nous, aucun de nos chevaux ne buta aux pierres du chemin. C'en aurait été fait sans miséricorde de son cavalier, que nous n'aurions même pu secourir.

Deux heures plus tard, nous atteignions Celaya, où nous prenions un repos nécessaire en nous félicitant d'avoir échappé aux nains de Guachi.

Certainement, si l'aubergiste n'avait pas jugé à propos de m'avertir, aucun de nous ne serait vivant à l'heure actuelle.

La nature a fait l'appétit, l'homme a inventé la gourmandise. — EUGENE CHAVETTE.



ROMANCE

Sur les mers, où se baigne un soleil radieux,
L'oeil pensif tout à coup voit errer des épaves.
Il est des jours très purs où l'on fait des adieux
Très graves.

Sur les jardins, le soir enchanteur et profond
Renverse en les brisant les tiges qu'il effleure.
Il est des jours très courts où les caresses font
Qu'on pleure.

Sur le val, un nuage errant crève sans bruit :
Mais l'arc-en-ciel irise au loin l'horizon blême...
Il est des jours brumeux où l'espérance luit
Quand même !...

R. E.

REVUE DE LA MODE

JUPES NOUVELLES

Voyons maintenant, en ce qui concerne la coupe et la forme, quels sont les signes indicateurs qui permettront de reconnaître les modèles nouveaux, créés spécialement pour l'hiver qui vient.

Les jupes étroites, gainées dans le haut jusqu'au-dessous des hanches, seront très amples dans le bas et retomberont mollement, en formant un foisonnement de beaux plis souples, onduleux, dont l'enveloppement sera favorisé par la grande longueur de la jupe; car le costumotrotteur, tout à fait négligé, comportera seul la jupe ronde rasant terre. Plus de volants en forme, mais de gros plis ronds, simples, doubles ou triples; des larges plis couchés; des plis plats, rapportés par derrière ou sur le côté, fixés par des piqûres ou par des pattes; ou bien un très haut volant formant à lui seul les deux tiers de la jupe, plissé à très larges plis creux (neuf dans tout le tour), et dont le haut, découpé en pointe de capucin, est retenu par un bouton. La plupart des jupes seront faites avec une couture piquée, bien apparente, au milieu par devant. Beaucoup auront un empiècement découpé de diverses façons et formant tablier; d'autres seront coupées à petits lés, et ceux-ci, au lieu d'être assemblés par une simple couture, reviendront sur l'autre de manière à simuler un pli dont le bord sera souligné par une piqûre, un galon ou une broderie. Plus que jamais, tout devra concourir à allonger la taille par devant et à la raccourcir par derrière. Ce mouvement s'accroîtra au moyen des ceintures, qui descendront en pointe aiguë sur la jupe par devant, tandis qu'elles resteront toutes rondes dans le dos, et aussi des empiècements, vrais ou



Toilette de crêpe de Chine vert nil garnie d'entre-deux et d'une berthe de guipure.

simulés par les garnitures, qui se prolongeront extrêmement bas devant et remonteront très haut derrière.

Telles quelles nos jupes sont encore fort jo-

lies, mais il serait fâcheux de détruire la jolie silhouette féminine actuelle par une surcharge d'ornements vraiment d'assez mauvais goût, et qui n'embellirait ni la toilette, ni surtout la femme qui la porte.

BOLEROS ACTUELS

Le boléro lutte énergiquement contre la défaillance dont il parut menacé au commencement de la saison. Il se transforme, se modifie, fait à la mode les concessions nécessaires pour ne pas paraître vieux jeu et retardataire. "Le Moniteur de la Mode" le conseille à la fois comme corsage et comme vêtement:

Choisissez de la taupe ou l'imitation qu'on appellera taupe; c'est moins brillant, moins velouté, d'un gris moins bleuté, mais c'est tout de même joli. Le corps du boléro est plissé sur le devant et dans le dos, et la manche épaulée jusqu'au col. Autour de l'encolure est une patte de drap bleu brodée croisée sur le devant, avec de grosses turquoises serties d'or formant deux énormes boutons.

La manche est montée, comme nous l'avons dit, très ample, resserrée dans le bas par un poignet de drap bleu brodé; le même bouton s'y retrouve.

Sans conteste, cette forme est très jolie, et ce vêtement plein d'élégance.

La grande ceinture dont nous parlions tout à l'heure est nécessaire pour remplir le vide qui se trouve entre la monture de la jupe et le boléro.

On trouve de l'or mêlé à beaucoup de broderies, et les chapeaux sont garnis de cordelières, de broderies.

Pour les femmes un peu fortes, ou n'aimant pas à être serrées, on fait aussi des boléros garnis d'un haut volant de dentelle finissant en pointe. C'est amincissant, pratique et joli.



FIG. 1.
CHAPEAU en peluche ondulée blanche. Broderie appliquée taupe et or. Dessous panne blanche et plume escargot.

FIG. 2.
BÉGUIN de théâtre en chenille, perlés et jais. Pouf de plumes blanches avec aigrette et chou de tulle blanc.

FIG. 3.
TRICORNE en velours froncé taupe et vert émeraude. Petits biais de velours vert. Glans de plume derrière.

Page de Saint Nicolas

NAPOLÉON I^{er}, SA PONCTUALITÉ

Napoléon I^{er} était un prodigieux amateur de ponctualité: cette vertu, sans laquelle il n'y a pas d'administration possible, était aussi soudainement et aussi largement récompensée par lui que les hauts faits militaires.

Un jour, il fait venir dans son bureau un chef de division d'un de ses ministères.

—Monsieur Daru, lui dit-il, voici un travail qu'il me faut dans trois jours.

—Sire...

—Je sais que c'est impossible, mais il me le faut; mettez quatre jours et n'en parlons plus!

Le chef de division salua et se retira, ne sachant où donner de la tête. Cependant, il se mit à la besogne, qu'il ne quitta ni jour ni nuit, mangeant la plume à la main, sans quitter son bureau, et, à la fin du troisième jour, il était au cabinet de l'Empereur.

Napoléon était absent: le chef de division dépose son travail sur une table et s'assied. Mais, rompu et accablé de fatigue, ce moment de repos le livre sans résistance possible au profond sommeil, et ce sommeil durait encore quand l'Empereur rentra.

Napoléon ne voit que ce qui l'intéresse, s'empare de son travail accompli et passe sans bruit dans une pièce voisine.

Tandis que l'Empereur examine son travail, le sommeil du chef de division se prolonge; enfin, l'examen minutieux et approfondi terminé, Sa Majesté Impériale et Royale rentre dans son cabinet; le chef de division dormait toujours. Forcé pourtant de lui parler, l'Empereur tousse, remue un meuble, et le dormeur, réveillé, de se confondre en excuses.

—Savez-vous depuis combien de temps vous dormez, mon cher?

—Sire...

—Depuis deux heures, rien que cela...

—Votre Majesté daignera...

—Taisez-vous donc, mais je parie que vous avez rêvé. Vous avez rêvé, j'en suis sûr, que vous étiez ministre. Eh bien! prenons que je ne vous ai pas éveillé et préparez-moi l'ordonnance qui vous appelle au ministère... à moins que vous ne soyez trop fatigué.

Mais le comte Daru crut pouvoir ajouter ce petit surcroît à sa fatigue, et l'ordonnance parut le lendemain au "Moniteur"!

JÉSUS ET SAINT PIERRE MARCHANT SUR LA MER

..La nuit étant venue, Jésus se retira seul sur la montagne pour prier.

Cependant, la barque où étaient ses disciples était agitée par les flots au milieu de la mer, parce que le vent était contraire.

Mais à la quatrième veille de la nuit, Jésus vint à eux marchant sur la mer.

Lorsqu'ils le virent ainsi marcher sur la mer, ils furent troublés, et ils disaient: "C'est un fantôme." Et ils crièrent de frayeur.

Aussitôt Jésus leur parla et leur dit: "Rassurez-vous, c'est moi; ne craignez point."

Pierre, prenant la parole, lui dit: "Seigneur, si c'est vous, commandez que j'aille à vous en marchant sur les eaux."

"Viens," lui dit Jésus. Et Pierre, descen-

dant de la barque, marchait sur l'eau pour aller à Jésus.

Mais, voyant la mer agitée par un vent violent, il eut peur; et commençant à enfoncer, il s'écria: "Seigneur, sauvez-moi."

Et aussitôt Jésus, étendant la main, le prit et lui dit: "Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté?"

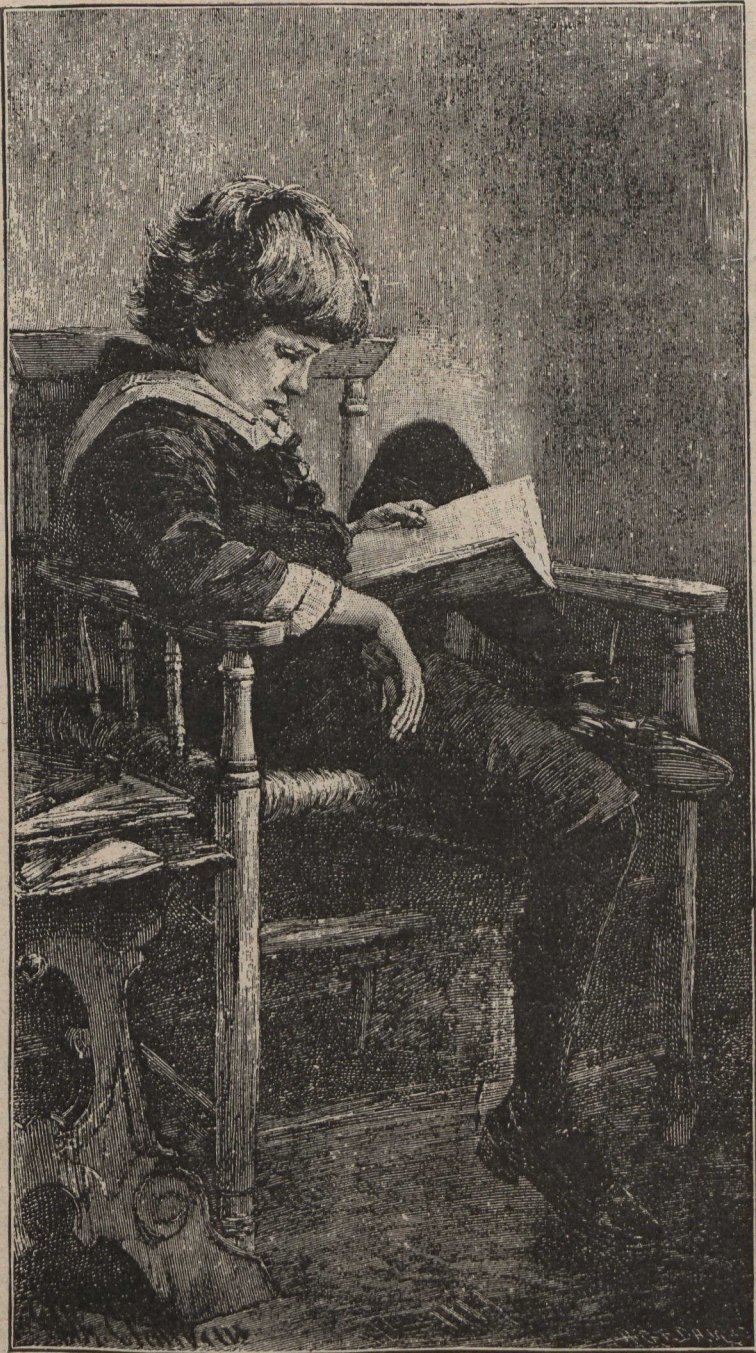
Et étant montés dans la barque, le vent cessa.

Alors, ceux qui étaient dans cette barque, s'approchant de lui, l'adorèrent, en lui disant: "Vous êtes vraiment le Fils de Dieu."

A QUOI JOUONS-NOUS ?

AUX BULLES DE SAVON ELASTIQUES

Faites une eau de savon assez forte, avec du



UN FUTUR SAVANT

savon blanc et de l'eau bouillie tiède. Passez le tout à travers un linge fin, et ajoutez de la glycérine dans la proportion de deux cuillerées de glycérine par trois cuillerées d'eau de savon. Agitez bien le mélange et laissez-le reposer un peu. Maintenant, armez-vous d'une pipe d'un sou, ou simplement d'un tube de papier roulé, et soufflez!... Oh! les magnifiques bulles! Elles seront énormes, et si résistantes que vous pourrez vous amuser à les recevoir sur votre bras et à les faire rebondir comme une balle élastique. Mais il faut pour cela que la manche de votre tablier ou de votre blouse soit en étoffe de laine ou de drap, et non de toile ou de coton. Si vous frottez les bords d'un verre avec

un peu de votre eau de savon, et que vous y déposiez doucement une de vos bulles, elle y demeurera fixée très longtemps, à condition qu'il n'y ait pas de courant d'air dans la pièce.

LE VOYAGE D'UNE FÉE

Je rencontrai l'autre jour une bonne fée qui courait comme une folle, malgré son grand âge.

—Etes-vous donc si pressée de nous quitter, madame la Fée? lui demandai-je.

—Ah! ne m'en parlez pas! répondit-elle. Il y a quelques centaines d'années que je n'avais vu votre petit monde, et je n'y comprends plus rien! J'offre la beauté aux jeunes filles, le courage aux jeunes gens, la santé aux malades, enfin, tout ce qu'une honnête fée peut offrir de bon aux humains, et tous me refusent! "—Avez-vous de l'or et de l'argent? disent-ils; nous ne souhaitons pas autre chose". Or, je me sauve, car j'ai peur que les roses des buissons ne me demandent des parures de diamants, et que les papillons n'aient la prétention de rouler carrosse dans la prairie!

—Non, non, ma bonne dame, s'écrièrent en choeur les petites roses, qui avaient entendu grogner la fée: nous avons des gouttes de rosée sur nos feuilles...

—Et nous, dirent en folâtrant les papillons, nous avons de l'or et de l'argent sur nos ailes...

—Voilà, dit la fée en s'en allant, les seules gens raisonnables que je laisse sur la terre!

MOTS D'ENFANTS

—Comme il est gentil, votre petit garçon!...

—Ah! je crois bien... il est charmant! et avancé! Tenez, il n'a que trois ans et il a déjà appelé sa grand'mère: vieille bassinoire!

* * *

—Pourquoi a-t-on des yeux?

—Pour voir.

—Une bouche?

—Pour parler.

—Des oreilles?

—Pour entendre.

—Un nez?

Toto et Lili ensemble:

—Pour mettre ses doigts dedans!

* * *

Une petite fille avait, — un jour où sa mère recevait du monde à dîner, — mangé, en cachette, la moitié d'un pot de confitures.

Le dessert arrivé, la mère s'aperçoit du larcin, mais, ne voulant pas se fâcher devant ses convives, elle se tourne vers l'enfant:

—Si vous aviez une fille et qu'elle eût fait cela, mademoiselle, que lui diriez-vous?

—Je lui dirais... fait la petite, honteuse, je lui dirais: "Mangez le reste, mademoiselle, mais n'y revenez pas."

* * *

Le petit Paul a été emené à la campagne par son père. Il ne cesse de poser des questions.

—Qu'est-ce que c'est, ça, papa?

—C'est de l'orge?

—Et ça?

—De la betterave qui sert à faire du sucre. L'enfant réfléchit un moment, puis:

—Dis donc, papa, si on plantait la betterave dans le même champ que l'orge... est-ce qu'il pousserait des sucres d'orge?

L'ESCAUTON

—Eh bé! montez-vous ou ne montez-vous pas?... Dépêchons! dépêchons!

Et le chef de gare, son sifflet d'argent aux lèvres, se préparait à donner le signal du départ.

Mais comment donner le signal tant que ce voyageur s'attarderait ainsi sur le marche-pied?

—Un peu de patience, monsieur le chef! Un peu de patience, je vous prie! Là! ça va passer, vous allez voir!

Le voyageur qui parlait ainsi était un gros homme de cent cinquante kilos, rond comme une futaille, et qui ne parvenait pas à enfourner son imposante bedaine dans le wagon de troisième classe, ancien modèle.

—Ne vous impatientez pas, ça va passer! ça va passer, monsieur le chef! répétait-il avec des gouttelettes de sueur sur son front. Mais aussi quelles portières! On les a donc rétrécies, depuis l'an dernier?... Hop! ça y est! Vous pouvez sifflet, monsieur le chef!

Après une contraction plus violente de son abdomen, le voyageur avait pu entrer, en effet. Dans le wagon, des cris et des bravos éclatèrent.

Tandis que le train roulait, un Marensinot, sec comme une latte, qui venait d'ouvrir un panier à provisions pour déjeuner, demanda discrètement à son nouveau voisin:

—Vous prenez souvent le chemin de fer, monsieur?

—Hé! non, malheureusement! répondit Youanas en épongeant son front. Ces maudites portières me gênent un peu dans les entournures. Mais en prenant quelques précautions, je peux rouler tout de même.

—Quelles précautions, si je ne suis pas trop curieux?

—Eh bé! en jeûnant, pardi! Je n'ai rien mangé, ce matin; et même, hier soir...

—Vous n'avez pas soupé?

—Si peu... C'aurait été imprudent, vous comprenez; et comme j'avais absolument besoin d'aller voir le Menoune de Labouheyre...

* * *

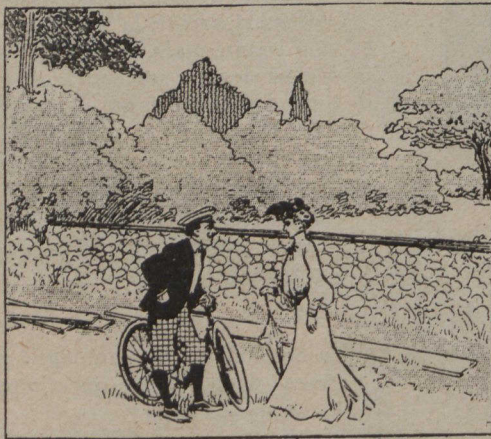
—Ah! vous allez jusqu'à Labouheyre? Mais c'est très loin!... Vous allez mourir de faim, d'ici là, si vous n'avez pas déjeuné!...

—Boh! boh! je réparerai à midi, chez le Menoune.

—Il y a trois heures, d'ici à midi, homme du bon Dieu!... Acceptez donc cette tranche d'escauton frit; ça vous soutiendra un peu en attendant!

—De l'escauton frit? murmura Youanas en sentant frétiller sa langue.

PRISE À SON PROPRE PIÈGE



I

—Eh bien! oui, je consens à vous épouser, mais à une condition: trouvez le moyen de venir me rejoindre derrière le mur de la propriété, sur votre machine, mais sans passer par la porte.

Et ses yeux se tournèrent amoureusement vers un morceau de tartines dorées, sucrées, juteuses, dont le parfum s'épandait dans tout le compartiment.

—Vous n'aimez peut-être pas l'escauton? demanda le Marensinot en approchant insidieusement la plus belle tranche.

—L'escauton? Oh! si! soupira Youanas. Je l'adore!... Surtout cuit à la poêle, comme cela...

—Eh bé! alors, si le cœur vous en dit...

—Non, non, merci! répondit le gros bonhomme en détournant les yeux.

Et il entendait au fond de son estomac des cantilènes plaintives.

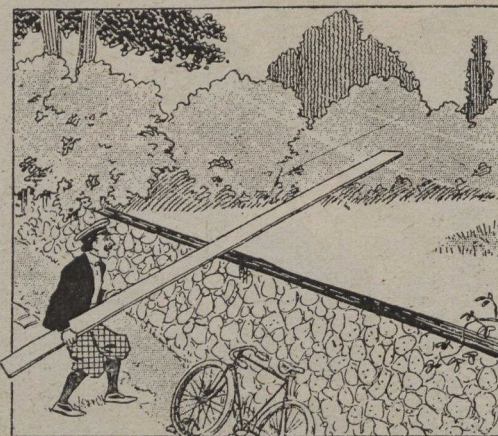
—“Oh! Youanas! de l'escauton!” devait gémir ce tendre viscère. “Moi qui n'ai pas déjeuné ce matin! De l'escauton: de la bonne pâte de maïs, avec de la graisse, avec du sucre, avec cet amour de petite croûte croquante qui est là-dessus... Oh! Youanas! Youanas!...”

—... Non, non, merci, répéta l'imposant voyageur en jetant un regard craintif à la portière...

Car ce n'était pas tout d'entrer, il fallait sortir, n'est-ce pas? Et l'escauton n'a pas précisément la réputation d'amincir les gens qui s'en nourrissent. Il suffirait d'en donner à un ballon pour le gonfler!

—Boh! boh! vous n'avez rien à craindre! insista le Marensinot. Ça tasse, de rouler. Allez! la petite tranche de l'amitié, que diantre!

—Si vous parlez ainsi... dit Youanas en acceptant l'odorante tranche.



II

—Le voilà bien, le moyen...

Ah! la gredine! ce qu'elle était bonne! ce qu'elle en appelait d'autres!... “Venez donc! venez, vous aussi!...” disait-elle aux tranches restantes. “Est-ce que vous allez me laisser ennuyer toute seule?... Hé! toi, la courtaude, qu'as l'air de pleurer du caramel sur la serviette!...”

Et Youanas, alléché, mangea aussi la courtaude, mangea trois, quatre, cinq autres tranches d'escauton frit. Son abstinence de la veille et du matin le rendait si faible devant de telles tentations...

Et quand il eut mangé, il fallut bien boire. L'escauton est l'ami du vin.

—Quelques châtaignes, maintenant? proposa une voisine riieuse, qui avait une si drôle de fossette au menton. Allons! pour faire connaissance!...

Comment refuser à si aimable personne? Et Youanas accepta les châtaignes des mains de la voisine, accepta une grappe de raisin d'un troisième voyageur, croqua quelques noisettes que lui tendait, par-dessus la cloison, un gamin du compartiment proche.

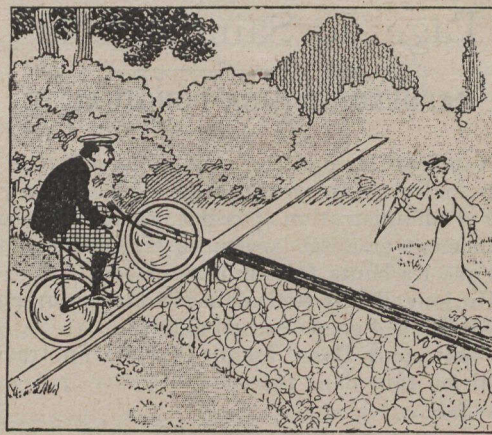
—Laluque! Rion! Morcenx! criaient les employés, quand le train s'arrêtait aux gares.

Youanas grignotait toujours quelque friandise en causant avec l'aimable compagnie.

—Labouheyre! cria-t-on vers les dix heures.

Youanas sursauta.

—Labouheyre? Au revoir, messieurs et da-



III

Allons, un peu de jarret...

mes! Me voici rendu. Je vous remercie bien pour toutes vos bontés.

Et il ouvrit rapidement la portière.

Mais en vain, il l'ouvrit toute large: le bedon ne voulait plus passer! Ni de face, ni de profil, ni de trois quarts, il ne la trouvait assez grande!... Ah! l'escauton du Marensinot! le maudit escauton!...

—Eh bé! descendez-vous ou ne descendez-vous pas!... demandait le chef de gare de Labouheyre, son sifflet d'argent aux lèvres.

—Un peu de patience, monsieur le chef! Ça va passer, vous allez voir!

Et Youanas se démenait, les tempes couvertes de sueur; il présentait le côté pile, présentait le côté face...

—Mais par où êtes-vous donc entré? demanda le chef de gare, ébahi.

—Par ici, té! par cette même portière!

—Et vous ne pouvez plus sortir, maintenant?

—Hé non! C'est la faute à l'escauton! Ça fait tellement enfler!

—Eh bé! vous attendrez d'être désenflé, mon bonhomme!

Et M. le chef donna le signal du départ.

Dans le wagon, ce n'était qu'un éclat de rire. A chaque station, Youanas essayait de passer par la portière; mais il n'y parvenait jamais.

—Descendra!... Descendra pas! clamaient les voyageurs, d'un bout du train à l'autre.

Et toutes les têtes se penchaient pour voir les efforts de l'infortuné Youanas.

* * *

A Bordeaux, enfin, grâce à des poings robustes de contrôleurs qui vinrent le pétrir comme ceux d'une sage-femme, le gros Youanas put passer.

Un sous-chef lui dit:

—Ah! c'est vous, l'enflé qui n'a pas pu descendre en route? Suivez-moi!

Et il alla le remettre dans un train descendant, à destination de Labouheyre.

Seulement, pour plus de sûreté, ce fut dans un wagon de première classe qu'il l'installa.

—Ho! oh! il y a de la marge! se dit Youanas en constatant que son ventre passait comme une lettre à la poste.

Et, enhardi par la situation, il commanda au buffet un panier de trois francs, avec une bouteille de médoc, en attendant de pouvoir se restaurer copieusement chez le Menoune de Labouheyre.

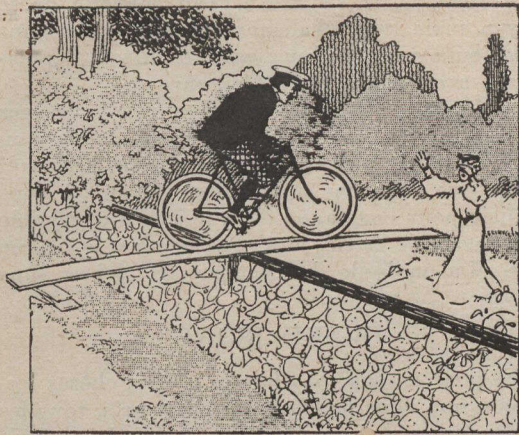
GENDRE ET BELLE-MERE

Une dame, voyant une de ses filles en danger de mort, s'écriait en fondant en larmes:

—Mon Dieu! rendez-la-moi, et prenez tous mes autres enfants.

Un homme, qui avait épousé une soeur de la moribonde, s'approcha de la mère éplorée, et, la tirant par la manche:

—Madame, les gendres en sont-ils?



IV

Ouf!... maintenant, je suis sûr de la victoire.

ENTRE FRANÇAIS ET ANGLAIS

Le Français. — La langue anglaise est la plus bizarre de toutes pour la prononciation: ainsi vous écrivez Shakespeare, et vous prononcez Cheqspir.

L'Anglais. — Aïe! le vôtre il être beaucoup plus bizarre; vô écrire "élastique" et vô prononcez caoutchouc.

LA VIE D'AUJOURD'HUI

Deux amis se rencontrent.

—Qu'est-ce que tu deviens?

—Je suis notaire; et toi?

—Médecin, et précisément je cours chez un client...

—Ah! très bien!... Quand il sera à point, pense à moi pour le testament.

PROFOND CHAGRIN

On discutait l'autre jour peines, souffrances, chagrins intimes.

—Moi, disait l'un, si je perdais ma fortune, je serais bien malheureux, je ne pourrais supporter la misère.

—Moi, disait le second, perdre mes enfants serait au-dessus de mes forces.

—Moi, faisait un troisième, si ma femme mourait, je crois que je ne lui survivrais pas.

—Moi, fit le dernier, j'adore aussi ma femme, et mon grand chagrin serait... de la voir veuve!

COMME D'HABITUDE

Lui. — Avez-vous bien dit à votre mère combien j'étais fâché de m'être montré si sot, à sa dernière soirée?

Elle. — Elle ne l'avait pas remarqué. Elle vous a trouvé absolument comme d'habitude.

C'EST BIEN SIMPLE!

Madame, à sa cuisinière, qui a un joli minois de soubrette de comédie:

—Comment se fait-il donc, Louissette, que, toutes les fois que j'arrive à la cuisine, j'y trouve un pompier ou un pioupiou?

—Ce n'est pas étonnant. Madame vient toujours en pantoufles!

L'ESPRIT QUI PASSE

Deux messieurs causent sur le trottoir de la rue Drouot.

—Je sors de l'Hôtel des Ventes. J'ai acheté une cage à serins, dit l'un.

—Tiens, fait un gavroche qui passe, monsieur se met dans ses meubles?

FORT ENCOURAGEANT

Le docteur X... vient de couper les deux jambes à son patient. Après quelques paroles d'encouragement, il ajoute:

—Suivez bien mes recommandations. Du calme, beaucoup de calme, et dans six semaines au plus, vous serez sur pied!

AU TRIBUNAL

Le juge de paix (au mari). — Vous êtes accusé d'avoir maltraité plusieurs fois votre épouse.

Le mari. — Ne l'écoutez pas, monsieur le juge, j'ai toujours été envers elle doux comme du sucre.

—Oh! par exemple! comme du sucre... de canne, alors!

LES DOMESTIQUES

—Alors, vous voulez me quitter, Juliette?

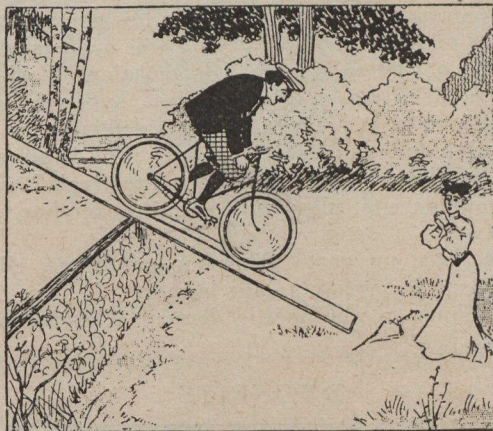
—Oui, madame!

—Mais, quel est le mobile qui vous pousse à cela?

—Oh! madame, ce n'est pas un mobile, c'est un pompier!

BONNES COQUILLES

Au moment de la catastrophe de la Martinique, on put lire dans un journal: "Du cratère du Mont Pelée jaillissaient des "raves". Dans la description d'une pierre tombale sur laquelle les traits du défunt figuraient entre deux "anges" "Son profil pur apparaît entre deux "auges".



V

Me voici, ma charmante fiancée...

AUTOMABOULISME

Dobbs. — L'automobilisme, dit-on, nous met en contact avec la nature.

Tubbs. — Oui, et c'est agréable, pourvu que la nature ne soit pas représentée par un arbre ou par une haie.

LES DEUX REMEDES

Le docteur (à son client). — Contre les rhumatismes, il n'y a que deux choses à faire.

Le patient. — Lesquelles?

Le docteur. — La première consiste à se résigner en souriant.

Le patient. — Hum! et la seconde?

Le docteur. — La seconde consiste à se résigner sans sourire.

GENEROSITE DE POETE

Lord Byron, le grand poète anglais, s'écria un jour dans un élan superbe de générosité et de grandeur d'âme:

—Roule tes vagues, ô sombre et profond Océan!

Et, profitant de la permission à lui octroyée par le grand poète, l'Océan a roulé ses vagues, et n'a cessé de les rouler depuis.

MENAGE MODERNE

—Est-ce que votre mari s'est amélioré depuis que vous l'avez épousé?

—Oh oui!... Avant notre union, il avait l'habitude d'attacher ses bretelles avec une épingle; depuis le mariage, je lui ai appris à coudre un bouton.

PENSEE

Beaucoup de snobs qui ont assisté à une première, n'apprennent que le lendemain, par la lecture de leur journal, s'ils se sont bien amusés ou non.

EXCELLENT MOYEN

Sosthème Calinaud possède une maison de campagne au Sault.

Il l'habite même l'hiver.

On lui conseillait d'acheter un chien de garde pour tenir les voleurs en respect pendant la nuit.

—Croyez-vous que je vous ai attendu pour y penser? disait-il, dimanche, à un voisin. J'ai trouvé mieux, et sans bourse délier, encore! Ah!

—Comment?

—Toute la nuit, j'imité les aboiements d'un chien. Comme cela, je n'ai rien à craindre des maraudeurs pendant mon sommeil!

CHEZ LA CONCIERGE

—Moi, voyez-vous, madame Grabou, je suis bien contente de ma petite.

—Pour ça, madame Pitoi, vous avez bien raison.

—Elle est d'une propreté extraordinaire; tellement qu'à l'école elle emprunte toujours le mouchoir de sa petite amie pour ne pas salir le sien.

AU THEATRE

On joue "Britannicus".

Un ami de l'acteur qui joue le rôle du jeune prince se présente chez le concierge.

—A... est-il sorti?

—Non, monsieur. A l'heure qu'il est, il doit être encore en scène.

—Voici ma carte. Veuillez le prier de me rejoindre au café d'en face, aussitôt qu'il sera mort.

LA CONSCIENCE

Il fut volé à un monsieur une centaine de dollars. Quelques jours après, il reçut une lettre ainsi conçue:

"Monsieur! c'est moi qui vous ai volé; j'ai eu des remords, et je vous envoie \$20. Dès que j'aurai de nouveaux remords, je vous écrirai."

Grosbinet à une jeune femme assise sous une porte cochère:

—Alors, c'est vous la concierge?

—Oui, monsieur.

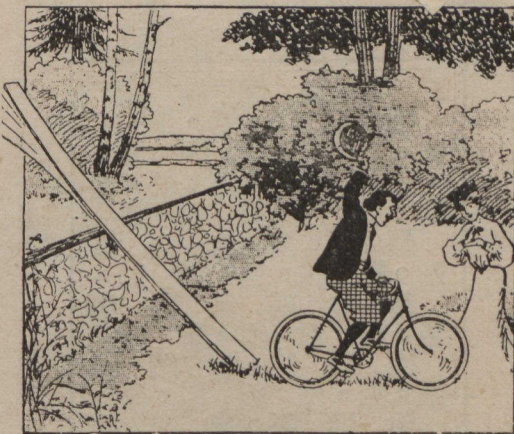
—Eh bien! c'est dommage que je n'habite pas la maison... je vous ferais la cour!

La jolie concierge, naïvement:

—Ma foi, ça me rendrait joliment service, car ça me fatigue assez de balayer chaque matin.

LA GRIPPE

La grippe fait beaucoup de victimes chaque année, mais non pas chez ceux qui emploient BAUME RHUMAL.



VI

—Bravo! Bravo!...

Tout est rompu, mon gendre !

Fiancées! Fiancés, prenez garde aux plaisanteries de mauvais goût, méditez les aventures suivantes, elles vous montreront combien, lorsque vous plaisantez, il faut être réservés. Lisez et réfléchissez!

LE CHAT PARTI, LES SOURIS DANSENT

Voilà, entre autres, une plaisanterie qui a été souvent faite et qui se fait encore sous les formes les plus diverses, en Amérique, et même dans la vieille Europe; ici, nous citons une histoire vraie et toute récente.

Deux jeunes gens étaient fiancés, la corbeille, magnifique, était prête, leur mariage allait avoir lieu, lorsque tout fut brisé par cet incident :

La jeune fille, désirant taquiner le jeune homme, lui montra une photographie où elle était représentée sur les genoux d'un Monsieur qui riait et la faisait sauter comme un petit bébé. Au bas du carton étaient ces mots: "Le chat parti, les souris dansent."

Le jeune homme, en tremblant, demanda une explication, il était déjà jaloux de cet inconnu. Tout naturellement, avec un joli air mutin, la jeune fille répondit:

—Je ne veux pas vous tourmenter davantage, j'ai voulu rire à vos dépens et m'amuser un peu. Ce jeune homme que vous voyez en photographie est un de mes frères, qui voyage en ce moment, et que, d'ailleurs, je vous présenterai, dès son retour dans notre cher pays.

—Inutile, Mademoiselle — répliqua le fiancé — je n'épouserai jamais une jeune fille aussi frivole que vous !

Il partit après un salut glacial, et elle ne le revit plus.

PAR TELEGRAMME

Ceci se passait aux environs de Paris; M. N. allait se marier avec Mlle V., l'on était au mois de juillet, et Mlle V. et sa famille habitaient leur villa à Bourg-la-Reine; M. N. venait tous les deux jours de Paris, où son emploi dans un grand établissement de Crédit le retenait.

Un jour il reçut, à Paris, une dépêche: "Venez immédiatement, suis au plus mal". Suivait le petit nom de la jeune fille. Le jeune homme, alarmé, prit le premier train, le cœur tout bouleversé, et dans le wagon faisait mille suppositions; lorsqu'il sonna à la maison de la fiancée, ce fut celle-ci en personne qui, à sa grande stupeur, vint lui ouvrir: elle éclata de rire.

—Quelle est cette cruelle comédie, Mademoiselle? s'exclama-t-il, subitement furieux.

—Oh! — répondit-elle — je m'ennuyais beaucoup, j'ai voulu me distraire en vous faisant peur, et je vois que j'ai admirablement réussi.

En effet, elle avait si bien réussi, que le jeune homme partit sans demander son reste, ne voulant plus entendre parler sous aucun prétexte d'une petite personne aussi peu sérieuse et qu'il jugea à demi-folle.

POUR UN GANT

Une jeune beauté de Londres allait se marier avec le célèbre docteur X, de Liverpool; ils étaient à Ostende, la fameuse plage de Belgique; un matin, à l'heure du bain, les deux fiancés se promenaient bras dessus bras dessous sur le quai qui longe la mer... Ils causaient de choses et d'autres, poésie, voyages, automobiles. Tout à coup, la jeune fille dit au docteur:

—Docteur, vous prétendez que vous m'aimez à la folie, je veux savoir si vous dites vrai. Pour l'amour de moi, allez tout de suite chercher ce gant !

Et, avec un geste d'héroïne de drame, elle lança un de ses gants dans la mer.

Quoique très étonné, le docteur n'hésita pas

une seconde, il se jeta à l'eau, manqua de se noyer, mais triomphalement rapporta son gant à la jeune miss en lui disant, d'un ton flegmatique, avec une grande révérence:

—Mademoiselle, par simple caprice vous avez exposé la vie d'une créature humaine. De mon côté, c'est par pure galanterie que j'ai accompli l'acte que vous me demandiez. Quant à vous choisir pour compagne dans le grave et pénible pèlerinage de la vie, je n'y songe plus, je n'aime pas, Mademoiselle, les femmes frivoles et sans cœur.

JE SUIS RUINE !

Et pour ne pas vous laisser croire, chères lectrices, que nous mettons, de parti pris, tous les torts sur le dos des femmes, voici le procédé dont se servit l'année dernière un jeune notaire qui était en instance de mariage avec une héritière, fille d'un ancien ministre.

Un jour, ce jeune homme arrive chez sa fiancée; il avait un air consterné qui n'échappa point à celle-ci: elle lui demanda aussitôt:

—Qu'avez-vous donc, cher Monsieur?

—Mademoiselle, répondit-il, je viens de perdre toute ma fortune dans une malencontreuse opération de banque, je suis ruiné... Vous me voyez bien malheureux! Je ne peux plus vous épouser!

—Eh, peu nous importe! ripostèrent en choeur les parents et la fiancée.

—Ah! que vous me faites plaisir, répliqua le jeune homme. Eh bien! rassurez-vous, ce n'était pas vrai, je vous ai menti, je ne suis pas plus ruiné que vous: c'était une épreuve.

—C'était une épreuve, Monsieur! dit la future. Ah! c'était une épreuve. Allez-vous-en, au plus vite! De pareils procédés sont ceux d'un goujat: voilà mon avis, Monsieur! Peut-être trouverez-vous ailleurs une jeune fille disposée à partager votre existence; pour moi, tout est fini! Je ne vous reverrai jamais! Et elle le fit mettre à la porte sur-le-champ.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

CONCOURS DE NOVEMBRE

Le nombre des solutions qui nous arrivent au sujet de notre concours de péage est tellement grand, que nous nous voyons obligés de remettre à la semaine prochaine la publication de la liste des gagnants. Nous insérerons alors la solution graphique et numérique du problème proposé. (Voir notre concours de décembre sur la couverture du feuilleton).

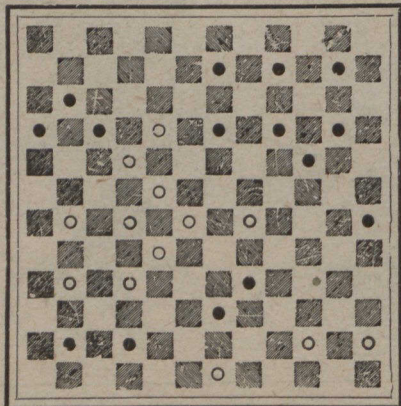
MOTS CARRES

Cahier sur lequel on dessine.
Plante encombrante des forêts.
Langage à l'époque enfantine.
Point d'où le nombre est en progrès.
Lutte où le désordre domine.

PROBLEME DE DAMES

Composé par M. E. Saint-Maurice, père,
Montréal.

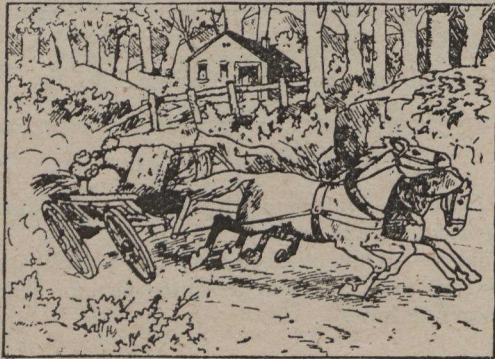
Noirs, 15 pièces.



Blancs, 14 pièces.

Les Blancs jouent et gagnent.

DEVINETTE



Les chevaux se sont emballés. — Cherchez le conducteur.

JEUX DE SOCIETE

BOITE D'AMOURETTE. — Une personne parmi les joueurs prend une petite boîte et la présente à son voisin en disant: "Je vous vends ma petite boîte d'amourette qui contient trois choses: Aimer, embrasser, congédier."

Celui-ci demande: "Qui aimez-vous? qui embrassez-vous? qui congédiez-vous?"

A chacune de ces questions, le premier joueur indique une des personnes présentes; il embrasse celle qu'il a nommée à la deuxième question et fait donner un gage à celle qu'il a congédiée.

Chaque personne de la réunion remplit ces deux rôles à son tour.

ENIGME

Végétal puissant par mon étalage,
J'éclipse aux grands bois les sveltes ormeaux,
Et quand la nuit vient, mon épais feuillage
Abrite des vents, merles, passereaux.

Je ne fus jamais sensible à la plainte
Du pauvre captif, o fatalité.
Je le sens pâlir sous ma froide treinte
Et ne peut que nuire à sa liberté.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 85

Les Dominos. — Avoir trois doubles est un assez gros désavantage. On devra se défaire du plus gros, qui est le double cinq, mais il est rare qu'on fasse domino avec un pareil assortiment.

Question énigmatique. — Contre Fontenelle qu'on enterrait ce jour-là (9 janvier 1757).

Problème. — Un certain nombre de nos lecteurs ont réussi à découvrir le nombre mystérieux que nous leur proposons de chercher.

Ce nombre est : 142.857.

Il est facile d'expérimenter sur ce nombre les conditions curieuses dont nous avons parlé.

Multiplié successivement par 2, 3, 4, 5 et 6, il donne les nombres :

285.714
428.571
571.428
714.285
857.142

composés tous, comme il est facile de le constater, des mêmes chiffres.

Ajoutons que ce chiffre bizarre est obtenu exactement par la division de 999.999 par 7; de plus, il représente la fraction décimale périodique de 1-7. C'est-à-dire qu'en divisant 1 par 7, on obtient, comme quotient, ce nombre indéfiniment répété.

Certains de nos correspondants nous indiquent, en outre, d'autres nombres curieux au même titre; tel celui-ci, donné par la division de 1 par 17 :

1176470588235294

qui, multiplié par 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8, donne des nombres toujours composés des mêmes chiffres.

Charade. — Cal-chas.

Anagramme. — Boen, Néron, Zône.

La vie à deux adoucit l'égoïsme humain en le dédoublant. — MARCEL PREVOST.

BOUTIQUE BIEN GARNIE

Messieurs les maris, voici une petite historiette que je vous dédie, parce que j'ai la conviction que vous éprouverez souvent un malin plaisir à la raconter à vos amis, en présence de votre douce moitié.

Il était une fois un marchand d'alcool qui avait une boutique admirablement garnie de tous les produits concernant son commerce.

Et il se vantait souvent de posséder tous les genres d'alcool, depuis le cognac le plus fin jusqu'au plus ordinaire esprit-de-vin ou de bois. Une partie d'amis se trouvait en visite chez lui, et l'un d'eux, voulant le prendre en défaut, lui demanda tout d'abord :

— Alors, vous prétendez avoir toutes les marques chez vous.

— Parfaitement, dit le négociant, se redressant avec une nuance de fierté.

— Vous tenez de l'esprit-de-vin ?

— Certainement, et de toutes les marques.

— De l'esprit-de-bois ?

— Autant que vous en voudrez.

— Je suis sûr qu'il est un genre d'esprit que vous ne tenez pas.

— Lequel ?

— L'"esprit de contradiction".

— Vous vous trompez, j'en tiens aussi, fit le marchand sans se démonter.

— Ah bah ! reprit l'ami, interloqué par cette assurance, je voudrais bien voir ça.

— C'est facile, répondit le négociant avec la même sérénité.

Et, faisant demi-tour, il se dirigea vers le fond de son magasin.

Les amis attendaient, intrigués, se demandant comment il allait se tirer de cette affirmation inattendue.

Bientôt, le commerçant reparut.

— Tenez, monsieur, fit-il, voici l'article demandé.

Ce disant, il avança vers le groupe, tenant par la main... sa femme.

ENTRE POTACHES

— As-tu vu cet acrobate ? il porte ses deux sœurs et ses trois frères à bras tendu.

— Alors, c'est un véritable soutien de famille.

JUSQU'OU VA L'AMOUR DE L'ART



LUI. — Regardez, regardez ! Je pense que l'homme qui est là-bas se noie.

ELLE. — Quel dommage, j'ai oublié mon camera à la maison.

A LA BOURSE

Peut-on faire convenablement des opérations avec Gitouillard ?... A-t-il des capitaux ?

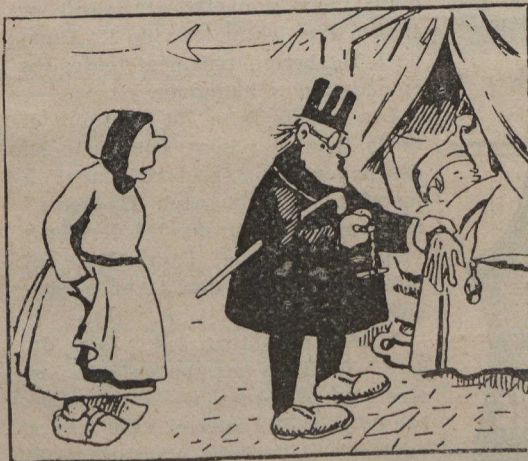
— Hum... les sept péchés !

LES DOMESTIQUES

— Comment ! Firmin, vous avez cassé cette porcelaine qui avait plus de deux cents ans d'existence ?

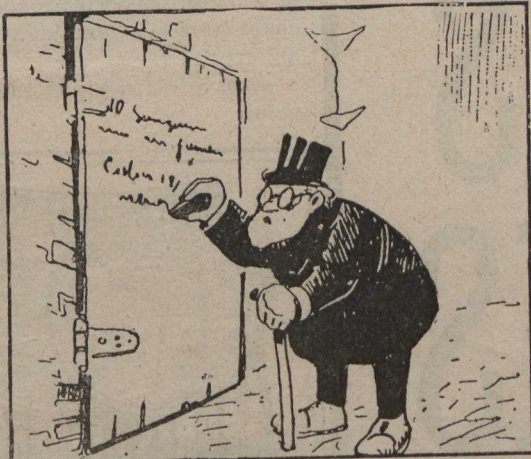
— Mais, madame, c'est bien naturel. Plus on est vieux, plus on est cassé !

LA PORTE-ORDONNANCE

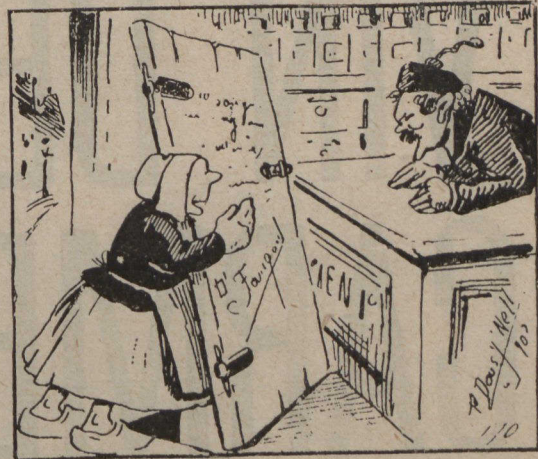


LE DOCTEUR — Je vais vous faire une ordonnance pour votre mari ; donnez-moi du papier, une plume ou un crayon, de quoi écrire, enfin.

LA PAYSANNE. — Une plume ou un crayon ! mais on ne se sert jamais de ces ustensiles-là chez nous.



— Tant pis, dit le bon docteur, je n'ai pas le temps d'attendre que vous vous en procuriez, j'ai d'autres malades à voir, je suis pressé, donnez-moi un morceau de charbon, je vais écrire l'ordonnance sur la porte, vous la ferez recopier.



Mais la fermière n'avait pas grande confiance dans ses voisins, et elle crut que c'était plus prudent d'apporter au pharmacien l'écriture même du docteur. Aussi, après avoir démonté la porte, elle la chargea sur une charrette et la porta à la ville, chez le pharmacien, dont on juge l'étonnement à la vue de cette ordonnance d'un nouveau genre.

UN CLIMAT CAPRICIEUX
PAR EXCELLENCE

Le Bordelais Aristide Tourelot a rencontré dans le métro son ami Marius Courcoulas, le Marseillais.

— Eh ! bonjour, té ! Comment ça va ? Et où as-tu été depuis le temps que je ne t'ai vu ?

— En Angleterre, mon cher !

— Et moi en Amérique, "pitchoun" !

— Qu'est-ce qui t'a frappé le plus là-bas ?

— Oh ! c'est le climat, figure-toi qu'on sort en habit de toile, il fait très chaud. On est à peine dans la rue depuis une heure qu'il faut vite rentrer chez soi pour se munir d'un bon costume d'hiver, car le temps est devenu froid.

— Bah ! s'exclama dédaigneusement Courcoulas, j'étais, l'année dernière, aux environs de New-York : il y avait bien six pieds de neige à terre. A ma rencontre venait un copain, je voulus lui jouer une farce : je ramasse de la neige, je la comprime, j'en fais une boule que je lui lance de toutes mes forces. Il la reçoit en pleine figure, et il pousse un cri terrible en disant : "Tu m'as brûlé !" Je m'approche, c'était vrai, mon vieux Tourelot. Comprends bien ceci, le temps était devenu subitement très chaud et le soleil avait transformé la pelote de neige en eau bouillante !

CELUI QU'ON CHERCHE

Durand. — Ah ! vous voilà, Dubois. Eh bien ! vous m'avez, sans le vouloir, joué un beau tour !

Dubois. — Quel tour ?

Durand. — Vous savez, ce jeune homme que vous m'avez recommandé, il y a quelques mois, quand j'avais besoin d'un caissier ?

Dubois. — Oui, je me rappelle ! Il ne vous a pas donné satisfaction ?

Durand. — Il s'est sauvé hier en emportant la caisse.

Dubois. — Est-ce possible ? Et moi qui le croyais si honnête. J'étais convaincu, en vous le recommandant, que c'était exactement l'homme que vous cherchiez.

Durand. — Eh oui ! c'est l'homme que je cherche, je vous prie de le croire !

LE BON COGNAC



LE DOCTEUR. — L'état de votre oncle est excellent, que lui avez-vous fait boire pendant mon absence ?

LE NEVEU. — Je lui ai fait boire un verre du très bon cognac GABRIEL DUBOIS !

SCOTT & CIE,

Immense Importation de Nouveautés pour les Fêtes.

HORLOGES, MONTRES, CHAINES, BAGUES ET JONCS, BRACELETS, LOQUETS, EPINGLES, BOUTONS, ARGENTERIES, BRONZES, STATUETTES, CANDELABRES, ARTICLES DE TOILETTE DE TOUS GENRES, Etc., Etc.

SPECIAL---UNE JOLIE BAGUE EN DIAMANT DEPUIS \$7

N'achetez pas sans venir nous voir

1545 rue Ste Catherine.

VIN DES CARMES

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.



—Mademoiselle Lili, les petites filles bien élevées ne sucent pas leur index.

—Quel doigt, alors ?...

Théâtre National Français

1440 STE-CATHERINE

SEMAINE DU 14 DECEMBRE 1903

Les Deux Gosses

Voyez l'éluse de repaires des voleurs. La mort Claudinet.

Rentrée de Mlle AUDIOT

Prix matinées : 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.
Prix soirées : 20c, 25c, 35c, 40c, 50c.

Un jour, Reyer est pris au piège. Un pianiste étonnant taquinait l'ivoire, roulant des yeux, jouant des coudes, arrondissant le dos.

—Il est d'une jolie force ! minauda la maîtresse de la maison en se penchant vers l'auteur de "Sigurd", qui répond :

—Aussi, il devrait emporter le piano.

L'Almanach Hachette pour 1904

Le grand événement de fin d'année est l'apparition de l'"Almanach Hachette" pour 1904. Accueilli dès ses débuts par un succès sans précédent, l'"Almanach Hachette" est à la fois l'Almanach météorologique le plus complet, et la plus utile et la plus variée des encyclopédies populaires.

1,200 illustrations diverses ajoutent à l'intérêt d'un texte constamment renouvelé l'image de documents instructifs ou sensationnels ; des milliers de conseils pratiques, de recettes, de résumés statistiques, dix cartes en couleur, etc., justifient la faveur sans cesse grandissante de l'"Almanach Hachette".

Nombreux et inédits, documentés d'une façon nouvelle, attrayante et instructive, les articles de l'"Almanach Hachette" résument toutes les connaissances humaines.

Les grands faits de l'Histoire et de la Science y sont condensés en des pages vivantes et richement illustrées. L'"Almanach Hachette" met aussi au courant des dernières vulgarisations de l'agriculture et publie un résumé de l'"Année agricole".

A cela s'ajoutent les "Joies du Rire", éveillées par une série de dessins humoristiques, un grand nombre de prix de concours 9,000 francs environ), de primes diverses et de primes gratuites d'assurance pour une valeur de 1,650,000 francs.

L'"Almanach Hachette" conseille et renseigne ; il est devenu le vade-mecum inséparable de tous ceux qui ont besoin de s'instruire ou d'instruire les autres.

C'est le véritable trésor des familles.



Me Permettez-vous de Vous Aider,
A Vous qui Etes Malade!

J'offre mon aide à l'essai. Je veux montrer à chaque malade exactement ce que le restaurant du Dr. Shoop peut accomplir, avant que le paiement ne soit effectué. Alors, après tout un mois de traitement le patient seul en décidera.

Si vous dites "Je ne suis pas mieux", cela ne vous coûtera pas un sou. Moi seul j'assumerai tous les frais.

L'offre n'a pas son égal. Obtenir à l'essai six bouteilles de mon Restaurant est chose fort simple. Vous n'avez aucune peine si ce n'est d'écrire une carte postale ou une lettre. J'ai rendu les moyens d'avoir mon aide si faciles et si simples, que personne ne doit plus hésiter.

J'ai publié les livres indiqués ci-dessous. Tout ce que vous avez à faire est de me demander le livre qu'il vous faut. Certes, c'est bien facile.

Alors je m'arrangerai avec un pharmacien de votre voisinage, afin que vous puissiez obtenir six bouteilles du

RESTAURANT DU DR SHOOP

Vous pouvez le prendre pendant tout un mois à l'essai. S'il réussit, il vous coûte \$5.50. S'il échoue, c'est moi qui le paie. Je demanderai alors au pharmacien de mettre le coût à mon compte, et vous seul en déciderez.

Le Restaurant du Dr Shoop agit sur les nerfs intérieurs. Ce sont ces nerfs qui contrôlent les organes vitaux. C'est en cela que se trouve la clef de mon succès. Ce succès me permet de donner un mois de traitement à l'essai.

Si j'échouais souvent, je retirerais bien mon offre. Mais je ne le fais pas. Vous pouvez voir mon offre partout et d'année en année. Et c'est si facile d'en faire usage; c'est bien plus facile que d'appeler un médecin. De faire venir un médecin veut dire faire des dépenses, n'importe s'il réussit ou s'il échoue.

Avez-vous jamais entendu parler de quelque chose de plus équitable et plus libéral? Or, je veux que vous aussi vous fassiez cet essai. Vous m'obligerez beaucoup en écrivant aujourd'hui, maintenant même, pendant que vous y pensez.

Mentionnez Livre 1 sur la Dyspepsie simplement Livre 2 sur le Cœur livre que vous Livre 3 sur les Reins désirez et adressez-les à Dr Shoop, Livre 4 pour les Femmes boîte 80, Racine, Livre 5 pour les hommes (cacheté) Wis., E. U. Livre 6 sur le Rhumatisme

Les cas doux non chroniques se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez les pharmaciens.

CHOSSES ET AUTRES

—La production de charbon aux Etats-Unis a été de 300,950,659 tonnes durant l'année 1902; la valeur totale étant de \$373,133,843.

—Une éruption récente du volcan Santiago, au Nicaragua, a causé des dommages considérables aux plantations de café des environs.

—La dette publique du gouvernement allemand est aujourd'hui de \$585,000,000, dette énorme, puisqu'elle n'a été faite que depuis 25 ans.

—La récolte des pommes, tant aux Etats-Unis qu'au Canada, est estimée à 65 millions de barils. On les vend même au prix de sept piastres le baril, en Angleterre.

—Le port de Montréal a été fréquenté, cette année, par 9,675 vaisseaux, représentant un total de 2,157,510 tonnes, contre 8,281 navires en 1902, représentant un tonnage de 1,664,096 tonnes.

—On a transporté par le canal canadien du Sault Sainte-Marie, depuis le mois d'avril à la fin du mois d'octobre, 4,806,098 tonnes de marchandises contre 3,979,290 en 1902.

—On estime à 319,392,000 livres la récolte du riz, aux Etats-Unis, pour l'année finissant le 1er septembre 1903. Ce sont les Etats de la Louisiane et du Texas qui en ont fourni la plus grande partie, que l'on évalue à 280 millions de livres.



"Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que le savon le plus pur, le plus agréable, le meilleur pour la peau, c'est le

**SAVON
BABY'S OWN**
Aucun autre savon l'égale

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
36**n-y



Venez nous consulter si votre vue se fatigue en lisant, en causant ou quand vous faites quelque sorte d'ouvrage; cela ne coûte rien. Nous vous fournirons une paire de lunettes qui aidera votre vision.

**ROD. CARRIERE,
OPTICIEN**

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Magasin et Salons privés:

1741 Ste-Catherine

[entre les rues St-Denis et Sanguinet]

Téléphone Bell Est 2257

—On vient d'obtenir une vitesse de 125 miles par heure, sur le chemin de fer électrique, entre Berlin et Zossen en Allemagne. Ce record de vitesse phénoménale, dépasse de beaucoup la plus grande vitesse déjà obtenue par la vapeur. Les ingénieurs électriciens sont conséquemment induits à croire qu'il est possible de créer un équipement électrique tel, qu'il permettrait d'entraîner un train à n'importe quelle vitesse, sur une route capable d'en supporter le résultat.

—Le mammifère le plus parfait et le plus complet que l'on ait préparé jusqu'à nos jours est exhibé dans le musée américain d'Histoire Naturelle. Ce spécimen unique au monde est un grossier squelette d'un "Pantolamba" dont prétend que l'âge serait de 3 millions d'années. Ce fossile aurait été trouvé dans le Nouveau Mexique et prouve l'évidence impressionnante suivant les savants qui l'ont examiné, des possibilités de l'évolution.

POURQUOI S'EXPOSER

Le mal de gorge est commun en tout temps chez ceux qui n'emploient pas le BAUME RHUMAL.

**La Cie de
Crédit du Canada**
(Limitée)

Incorporée par le Gouvernement du Canada

Officiellement autorisée à faire des opérations de crédit par contrats hebdomadaires.

Toute personne soucieuse de ses intérêts doit s'adresser à la Compagnie de Crédit du Canada pour rendre ses économies productives.

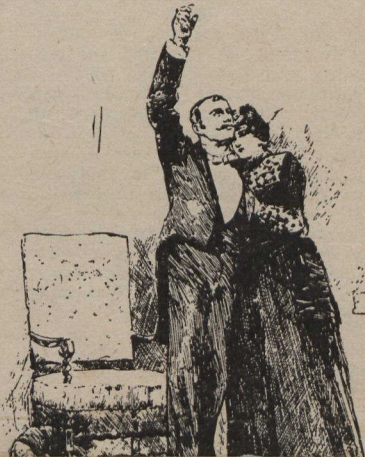
Depuis le 3 août dernier jusqu'au 7 décembre, la compagnie a distribué une valeur de \$29,050.00 à 480 clients, représentant trois fois la valeur des versements hebdomadaires effectués.

Adressez une carte postale au siège de la Compagnie, 107 rue St Jacques, Montréal, et vous recevrez gratis tous les renseignements relatifs à notre ingénieuse combinaison.

On demande des agents sollicitateurs expérimentés. Position enviable.

Se présenter de 4 à 6 heures du soir, 107 rue St Jacques, Chambres 69 et 69a.

LES AMOUREUX



**"ANTIKOR -
LAURENCE"**

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues, Durillons. Energique, Inoffensif et G. Envoyé par la poste sur réception du prix. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS

SI A L'AGE MUR-UNE TOUX

s'accroît, n'attendez pas que les bronches soient atteintes — prenez immédiatement le SIROP MATHIEU de Goudron et d'Huile de Foie de Morue, qui non seulement guérira votre toux mais fortifiera votre système, rendra le sommeil et l'appétit meilleurs, le sommeil plus paisible — agit comme tonique et reconstituant.

.... SIROP MATHIEU

de Goudron et d'Huile de Foie de Morue.

35c le gros flacon. En vente partout.

Cie J. L. Mathieu, prop., Sherbrooke, P. Q.

**Boulevard
Saint-Paul**

Le Parlement Fédéral vient de voter la somme nécessaire à la reconstruction du pont sur le canal Lachine, et des soumissions sont demandées aux contracteurs pour ces travaux. Cela signifie que les chars électriques qui se rendent actuellement jusqu'au pont, traverseront bientôt la ville Saint-Paul dans toute sa longueur.

La Cie du Grand-Tronc a fait l'acquisition récemment d'une grande étendue de terrain à côté de notre propriété, et y a même commencé des travaux considérables. Nul doute que le projet de la construction d'une nouvelle ligne à l'océan Pacifique a été le principal motif de cette grandiose opération, et sans connaître les projets immédiats, nous sommes moralement certains qu'il y aura, d'ici à peu de temps, un développement considérable de ce côté.

Nous croyons donc devoir engager tous ceux qui songent à devenir propriétaires, à venir se fixer chez nous. Il y a d'excellents lots encore, sur lesquels vous pourrez faire votre choix.

Nos prix sont très bas, à la portée de tous.

Nos conditions, vous les faites vous-même

S'adresser à

ED. GOHIER & Cie

AGENTS,

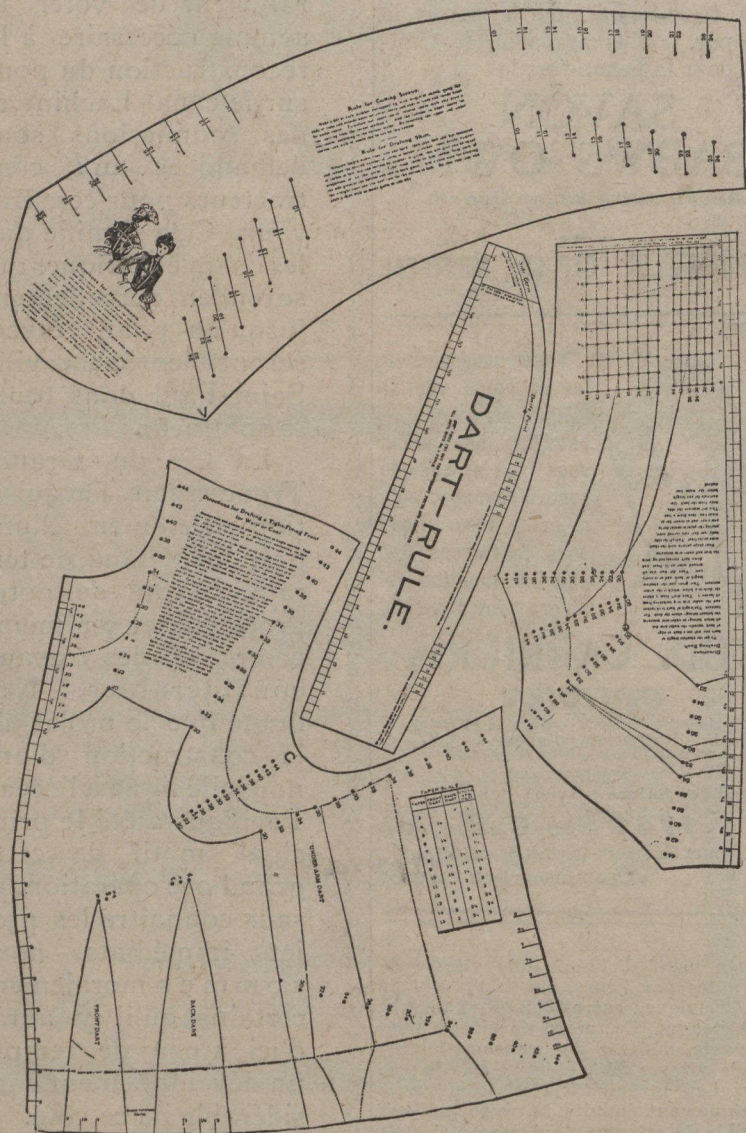
Edifice Liverpool & London & Globe

112 Rue St Jacques.

Tél. Bell Main 1409
Sur le terrain 1015.

Une Méthode de Coupe de \$5.00 pour 25c

Nous avons acheté une Grande Quantité de Méthodes de Coupe "New London"



LA METHODE DE COUPE "NEW LONDON."

Pour tailler les Vêtements de Dames et d'Enfants.

Cette méthode, pour dessiner et tailler les robes et manteaux de dames, etc., est parfaite et fut inventée par feu le professeur Wellington. Plusieurs des principaux tailleurs, dessinateurs et coupeurs de l'Amérique s'en servent.

Un enfant peut, avec cette méthode, dessiner et tailler.

L'emploi de cette méthode fait épargner beaucoup d'étoffe, de travail et de temps.

S'apprend sans Professeur.

Cette nouvelle méthode de coupe, vû ses excellentes qualités pratiques, commodes, durables et profitables, se vend rapidement à \$5.00. Toutes les personnes intelligentes l'apprécient en la voyant. C'est, en un mot, la méthode de coupe la plus simple et la meilleure qui soit inventée. Presque toutes les familles possèdent une machine à coudre, et il n'y en a pas une sur vingt qui ait une méthode de coupe, et pas une sur cinquante qui possède une méthode ayant une valeur spéciale quelconque. C'est, par conséquent, un article indispensable et non de luxe. Cette méthode est si simple que vous pouvez la comprendre sans l'aide d'un professeur. Elle vous permet de tailler les vêtements de presque tous les genres et de toutes les dimensions imaginables, et ce si parfaitement que vous pouvez les confectionner sans les mettre à l'essai.

Cette Méthode est sous forme de Diagramme

On la vend régulièrement, dans toutes les parties du pays, \$5.00, mais nous l'offrons à tout lecteur de l'ALBUM UNIVERSEL pour 25c, et quatre coupons découpés dans notre journal pendant quatre semaines consécutives.

Pas de frais de poste pour les abonnés de la campagne. Profitez de cette offre extraordinaire et commencez dès maintenant à conserver les coupons.



—Sapristi ! voilà un clou plus dur à enfoncer que mes actionnaires.

—Voyons, Pilefer, pourquoi fermez-vous un oeil quand vous visez ?

—Parce que si je fermais les deux... j'aurais pas clair...

* * *

—Comment, vous serrez la main à ce financier véreux ?

—Bien entendu. C'est pour empêcher qu'il ne la mette dans ma poche !...

* * *

—Tu as l'air tout triste.

—Mon oncle vient de mourir aliéné.

—Mais alors...

—Hélas ! ses biens l'étaient aussi

* * *

Un tailleur rencontre le bohème X... sur le boulevard.

—Ah ! lui dit-il, n'oubliez pas que c'est aujourd'hui que votre bille échoit.

Le bohème, piteusement :

—Dites plutôt : échoue !

* * *

Sur le boulevard.

Un passant donne un sou à un pauvre.

—Merci, mon bon monsieur, dit le mendiant ; Dieu vous le rendra là haut.

Et le monsieur, avec bonhomie

—Oh ! qu'il ne se presse pas !

* * *

Un monsieur entre chez un restaurateur pour retenir le salon de deux cents couverts annoncé à la porte de l'établissement, et demande à voir ; on l'introduit dans une petite pièce où dix personnes seraient l'étréot.

—Comment ! se récrie le monsieur, vous pouvez servir deux cents couverts là-dedans !

—Mais oui, répond le gargotier avec un beau sang-froid : l'un après l'autre !

Un naïf demandait à un financier sans vergogne :

—Comment avez-vous pu vous enrichir quand tous vos actionnaires se sont ruinés ?

—Oh ! mon Dieu, c'est bien simple, répondit l'aimable financier. Toute affaire se décompose en Doit et Avoir. Eh bien ! j'ai toujours mis l'Avoir dans ma poche, et le Doit... dans l'oeil de mes actionnaires.

* * *

Dans une soirée du Marais.

Un violoniste, avant de paraître devant l'assistance pour exécuter un morceau, accorde son instrument et, montrant orgueilleusement celui-ci au maître de la maison, lui dit :

—C'est un stradivarius qui a plus de deux cents ans !

L'aimable bourgeois tourne et retourne le violon dans ses mains en le regardant avec un air inquiet, puis, le rendant à l'artiste :

—Allez-y tout de même ! J'espère qu'on ne s'en apercevra pas !...

* * *

On présente à Bébé, au dessert, une assiette de gâteaux ; il avance la main, hésite, puis la retire vide et se met à fondre en larmes.

—Pourquoi pleures-tu ? lui demande sa mère.

—Parce que tu vas me gronder... quand j'aurai choisi le plus gros !